



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1089

LE TOUR
DU MONDE

OU LES

MILLE ET UNE MERVEILLES
DES VOYAGES,

PAR LÉON GUÉRIN.

—
ALGÉRIE ET GRAND DÉSERT.
—

PARIS.

LANGLOIS ET LECLERQ,
SUCCESSIONS DE PITOIS-LEVRAULT ET C^o,

Rue de la Harpe, 81.

—
1841.

G

95

1089

g95

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK



0870 7710

15480

AVENTURES
DE
HENRI LE FIFRE
EN ALGÉRIE
Et autour du Grand Désert.

**IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C.,
RUE SAINT-BENOIT, 7.**

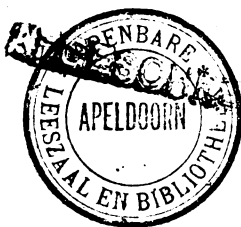
LE TOUR DU MONDE

OU LES

MILLE ET UNE MERVEILLES

DES VOYAGES

PAR LÉON GUÉRIN



—
AFRIQUE
septentrionale
—

Paris

LANGLOIS ET LECLERCQ

RUE DE LA HARPE, 81

1842



AVENTURES
DE
HENRI LE FIFRE
EN ALGÉRIE
ET AUTOUR DU GRAND DÉSERT.



CHAPITRE I.

**Ran-tanplan ou la vocation de Henri. — Le père Flanquette. —
Rupture de la France avec Alger en 1830.**

Ran - tanplan - tanplan - tanplan... Ran !...

— Henri, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je m'apprends à battre du tambour, donc ! à l'effet de devenir fifre, tambour, et puis maréchal de France... Oh ! une fois que je serai tambour, c'est là que vous en verrez de drôles. Ran - tanplan - tanplan-tanplan...

— Mais, Henri, mon ami, le temps n'y est pas à devenir maréchal de France. C'était bon du temps de l'autre... Crois-moi, mon petit Henri, fais-toi maréchal ferrant, c'est plus sûr.

1.

— Ah bien, oui, maréchal ferrant ! j'aimerais mieux être maréchal-des-logis, si je ne peux pas être maréchal de France. Et puis, le temps y est plus que vous ne croyez ; est-ce que je n'ai pas entendu le père Flanquette, qui lit toujours le journal, dire que nous allions avoir la guerre sur mer et sur terre, à Toulon et en Alger !

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'Alger ? demanda à Henri un des braves gens de son village.

— Eh bien ! l'Alger, c'est un pays d'Afrique, comme dit le père Flanquette, qui est bien savant, lui ; un pays d'Afrique, qui n'est pas si loin de la France qu'il en a l'air, puisqu'on peut y aller en quatre jours à pied sec sur un bateau.

— Ah ! je croyais-qu'il n'y avait que l'Égypte en Afrique, moi, depuis que Bonaparte y a été.

— C'est pourtant pas ce que dit le père Flanquette. Il dit bien aussi qu'il y a l'Égypte où il a été avec l'Empereur, dans le temps qu'il n'était encore que tambour, je me trompe, que général ; mais le père Flanquette dit qu'il y a encore en Afrique un pays où on tanne du fameux cuir, qu'on appelle le maroquin.

— Ah ! le maroquin vient d'Afrique ! J'en ai entendu tout plein parler du maroquin, et de l'empereur de Maroc aussi, dit un des entendus de la bande.

— Justement, reprit Henri, c'est cet empereur-là, qui n'est pas l'autre, qui tanne de si fameux cuir, à ce que dit le père Flanquette. Mais c'est pas tout, il y a encore un tas de pays dans cette Afrique, sans compter, comme dit le père Flanquette, trois ou quatre déserts cinq cents millions de millions de fois plus grands que la place où on joue aux quilles dans le village, et une foule d'autres propriétés habitées par les tigres, les

lions, les serpents et tout le tremblement de l'enfer ; car l'enfer ou ce pays-là, il paraît que ça ne fait qu'un.

— Et c'est là que tu veux aller, pauvre Henri ?

— Pourquoi pas ? répondit résolument Henri. Je n'ai plus ni père, ni mère, ni sœur. Mon frère Jacquot fait les souliers on ne peut mieux, et se tire d'affaire tout seul. Je veux me tirer d'affaire aussi, et j'ai du goût provisoirement pour l'état de tambour. Ran - tanplan - tanplan - tanplan.

— Pauvre Henri que nous aimions tant ! qu'on regardait comme l'enfant du village !... C'est le vieux père Flanquette qui lui aura mis dans la tête de nous quitter... Fichu père Flanquette !

— Ne dites pas de mal du père Flanquette. C'est mon tuteur ; et d'ailleurs il a la croix, et la bonne ; pas comme celle de monsieur chose, l'adjoint... qui l'a eue... Il a la croix d'honneur, le père Flanquette, et vive la gloire ! Ran - tanplan - tanplan - tanplan ! Ran !!!

— Et pourquoi donc ça, qu'on va en Alger ? demanda un des paysans, le père Flanquette te l'a-t-il appris ?

— Ça ne me regarde pas de savoir pourquoi on y va, pourvu qu'on y aille et qu'on s'y batte, répondit Henri ; mais je sais seulement qu'il y a dans l'affaire un machin, qui s'appelle un dey, et qui est comme le roi du pays. Le machin, je veux dire le dey, aime à s'éventer, à ce qu'il paraît, sous le prétexte qu'il fait chaud dans son pays ; et il a allongé son éventail trop près du nez de celui qui représente, comme on dit, la France en Alger. Celui-là ne s'en est pas accommodé ; il a demandé au dey pourquoi il allongeait son éventail si peu poliment. — Parce que ça me plait, a répondu

le dey. — Ah ! parce que ça te plait ! Eh bien ! on va t'en jouer une partie de dés, mon garçon, a dit le Français, qui sait son Napoléon par cœur.

Ça ne manque pas ; on arme des vaisseaux, on embarque des troupes, et avant qu'il soit trois mois, notre dey en aura vu une fameuse partie, et dont je veux être, encore... Ran-tanplan - tanplan -tanplan !
Ran!...





CHAPITRE II.

Depart de Henri. — Séparation

Il y avait peu de jours que cette scène s'était passée au village, quand Henri, accompagné du père Flanquette, son tuteur, se présenta à la mairie, pour savoir s'il n'y aurait pas moyen de devenir maréchal de France, en se faisant provisoirement tambour, et même fifre, vu l'âge et la taille.

— Je ne puis pas recevoir l'engagement d'un enfant de cet âge, dit le maire.

— Possible! reprit Henri; mais je m'engage tout de même, quitte à me *désengager* quand je voudrai, jusqu'à dix-huit ans accomplis. Je sais la loi, le père Flanquette me l'a apprise. Ce n'est pas un engagement que je viens demander, c'est un certificat comme quoi mon père était un brave homme, ma mère une brave femme, et comme quoi je suis un bon garçon, qui n'ai fait de tort à personne. Est-ce que ce n'est pas votre avis, Monsieur le maire ?

— Oh! mon Dieu, si, Henri. Mais on te regrettera

dans le pays, et il ne tient qu'à toi d'y rester avec un bon métier que chacun te mettra à même d'apprendre.

— Que voulez-vous, Monsieur le maire ? j'y ai l'idée ; il faut que je voie du pays et que je porte le sabre en bandoulière. Ménager, le suisse de la paroisse, me disait bien que je pourrais lui succéder dans sa qualité et lui acheter, quand il serait vieux, son chapeau à plumes, son sabre et sa grosse canne ; mais ce n'est pas la même chose, et j'aime mieux le briquet du troupier et la canne du tambour-major. O mon Dieu ! Monsieur le maire, je vous sais bien de la reconnaissance ; mais, tenez, c'est comme ça, il faut que je sois fifre, tambour, et le reste si le vent y est.

— Il parle comme un ange, murmurait le père Flanquette pendant ce temps-là ; il n'y a qu'à le laisser dire.

— Allons, Henri, dit le maire, puisqu'il n'y a pas moyen de te guérir de ta maladie, je vais te donner une recommandation pour M. Remy, capitaine au 30^e de ligne, qui est mon ami ; c'est à son régiment qu'il faut que tu ailles, Henri ; tu y seras bien reçu, quand ce ne serait que comme enfant du pays. Pars, et sois bon sujet, quoique ce ne soit pas l'ordinaire de ceux qui font des coups de leur tête comme toi.

— Vous n'êtes pas juste, Monsieur le maire, dit le père Flanquette en élevant la voix, il y a de bons sujets partout, même parmi les troupiers de vocation. Le tout est de savoir comment on s'engage, si c'est par paresse ou par esprit militaire. Chacun sait que Henri n'est pas fainéant.

— Oh ! ce n'est pas pour lui que je parle, interrompit le maire. Ce pauvre Henri, au contraire, pendant tout le temps que sa mère a vécu, il allait

aux champs et à la pierre du matin au soir ; il n'y avait rien de trop rude pour lui, pourvu qu'il y gagnât le pain de sa mère. C'est bien pour cela que tout le monde l'aime et que tout le monde voudrait le garder.

Le maire, le père Flanquette, Henri lui-même, étaient émus. Le maire allait remettre à Henri la lettre de recommandation pour le capitaine du 30^e, quand le père Flanquette avisa que son apostille ne nuirait pas à la correspondance de l'autorité, et il ajouta en marge :

« Jérôme Flanquette, ancien sergent dans la vieille
« (sous-entendu *garde*), et qui a reçu la croix à Iéna.
« prenant la route de Berlin, Prusse, a l'avantage,
« la satisfaction et le plaisir de recommander, avec
« Monsieur le maire, Henri, dont il est le tuteur,
« à Monsieur le capitaine ci-joint du 30^e.

« *Signé* : Jérôme Flanquette. »

Quand Henri sortit de la mairie avec le père Flanquette, nombre de gens du village le regardèrent passer d'un œil d'intérêt ; quelques uns même essayaient une larme involontaire.

« Pauvre Henri ! au moins tu te souviendras de nous ? N'est-ce pas, Henri, que tu nous donneras de tes nouvelles ? » Voilà ce que chacun disait.

Jacquot, son frère, se jeta dans les bras de Henri, le serra contre son cœur avec une douleur pleine de sanglots. Alors Henri se sentit presque ébranlé, il pleura. Puis, se ranimant et levant ses yeux encore mouillés de larmes vers le clocher du village, il le regarda, et dit en le montrant à son frère : J'y reviendrai, crois-moi, j'y reviendrai, et nous vieillirons ensemble autour de lui... Jusque-là, adieu, adieu !

Il se sépara enfin, mais non sans peine, des bras de Jacquot, qui n'eut pas la force d'aller plus loin, et il partit. On lui fit la conduite jusqu'à plus de deux lieues du village. Mais personne ne chantait, comme c'est quelquefois l'habitude, au départ du soldat. Alors Henri, craignant de nouveau de faiblir, donna lui-même le signal. « On dirait que vous me conduisez à l'enterrement, s'écria-t-il. Vive la joie ! Vous me conduisez à la gloire ! »

Et il entonna le chant des conscrits, auquel ses camarades répondirent en chœur.

Le père Flanquette, qui avait voulu être aussi de la conduite, sentit que le cœur lui manquait à lui-même quand fut venue la minute de séparation définitive.

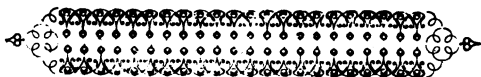
« Je ne le reverrai sans doute jamais, moi, je suis si vieux ! » dit-il.

Et, détachant sa croix de sa poitrine : « Tiens, tiens, prends, ajouta le vieux soldat en fourrant ce signe de l'honneur dans le gilet de l'enfant, ce sera ton talisman, et tant que tu l'auras, tu seras sûr de me revoir. Rapporte-la.

— J'en rapporterai deux, la vôtre et la mienne, répondit Henri. »

Et cette fois la séparation s'accomplit entièrement, et Henri ne regarda plus en arrière, de peur que la vue de ses amis et de son clocher natal ne le fissent revenir sur ses pas.





CHAPITRE III.

Depart de l'armée française pour l'Afrique en 1830. — Prise d'Alger. —
Lettre de Henri au père Flanquette.

Henri arriva à Toulon au moment où de la rade magnifique allait bientôt partir la flotte française emportant avec elle soixante mille hommes, tant d'équipages de marine que de débarquement. Henri parvint à parler au capitaine à qui on l'avait recommandé, et obtint de partir comme sifre dans le 30^e. Ce ne fut pas sans peine, tant il y avait de gens de bonnes dispositions en France pour cette campagne, qui rappelait l'expédition d'Égypte du général Bonaparte, devenu au retour premier consul de la république, et ensuite l'empereur Napoléon. On eut égard à l'apostille du sergent de *la vieille*.

Quoique le temps ne se fût pas montré complètement favorable, la flotte arriva au lieu de sa destination sur la côte d'Afrique, à quelque distance d'Alger, et, après s'être ralliée, opéra le débarquement dans un lieu qu'on nomme Sidi-el-Ferruch.

Les montagnes de l'Atlas, dont la chaîne immense couvre une grande partie du nord de l'Afrique et sépare l'Algérie de déserts interminables, fermaient l'horizon au fond du tableau qui s'offrit aux regards de l'armée.

Tous les yeux se reportèrent immédiatement vers la mer, et longeant la côte, y cherchèrent Alger. Après quelque temps de marche, on aperçut la belle plaine de la Mitidja, dont la richesse res-



Vue d'Alger.

sortait encore mieux sous l'aride aspect des montagnes environnantes. Bientôt enfin apparut la ville d'Alger,

assise en amphithéâtre sur le bord de la mer Méditerranée, au bout d'une pelouse ornée de cactus à langues de feu, d'aloës d'un gris verdâtre, de figuiers touffus, de chênes toujours verts, d'oliviers dont la grosseur surprendrait même un habitant du midi de la France, de citronniers et d'orangers à pommes d'or, dominée par les nombreux dômes et minarets de la religion mahométane, et surtout par la grande Casbah, qui servait au dey de palais fortifié, et dont la longue muraille, percée de meurtrières, ressemblait de loin à un aqueduc antique sur la cime d'une montagne.

Quelques rares habitants de la montagne et du désert, revêtus d'espèces de grands draps blancs et montés sur de petits chevaux noirs plus rapides que le vent, se montraient de temps à autre dans la plaine, et puis disparaissaient comme des ombres fantastiques.

La résistance devint grande à l'approche de la ville; mais les Français en triomphèrent. Les Algériens, désespérant de pouvoir défendre davantage un fort important qui domine Alger, le firent sauter. C'était le fort l'Empereur, que les Français ont relevé depuis, et dont les premiers fondements avaient, dit-on, été jetés par le grand empereur et roi Charles-Quint d'Espagne et d'Allemagne, lorsque, vainqueur et maître de la moitié de l'Europe, sans toutefois être jamais parvenu à entamer la France, il vint échouer, en 1541, aux mêmes lieux où les Français devaient entrer un jour en triomphateurs.

La ruine du fort l'Empereur fut le signal de la prise prochaine de la Casbah, ou palais fortifié du dey. Alger, batti vigoureusement en brèche par terre, tandis

la flotte française semblait le dévorer par un terrible bombardement, se rendit le 5 juillet 1830, à midi sonnant.



Le déy d'Alger.

Le dey, naguère si insolent, vit clairement alors ce qu'il lui faudrait payer son coup d'éventail : il demanda deux heures pour évacuer son palais et rester comme simple particulier dans la ville.

Henri, qui avait joué du fifre sans sourciller pendant toute la durée du siège, et qui même avait eu la présence d'esprit de ne s'interrompre que pour dire à un boulet de canon qui l'approchait de trop près : « Passe ton chemin, et laisse-moi finir mon air », Henri fit son entrée dans la ville à la tête de son

régiment, en s'escrimant de plus belle sur son fifre. Après quoi, chacun ayant reçu son billet de logement, Henri quitta ses souliers de soldat qui commençaient à lui peser aux pieds, se chaussa des pantoufles de maroquin brodées d'or d'un Algérien, s'assit sur trois coussins, faute de chaise, dans l'appartement où il se trouvait, substitua à sa modeste pipe de terre cuite, une énorme pipe d'or à long et flexible tuyau garni d'ambre au bout, et c'est en en savourant à son aise les délicieuses émanations, qu'il tira du papier, une plume et de l'encre de son petit havresac, et écrivit ce qui suit au père Flanquette :

« C'est pour avoir l'honneur de vous donner avis,
« père Flanquette, que j'ai fait aujourd'hui même
« mon entrée triomphale dans Alger; que quinze
« cents canons, douze bâtiments de guerre, et cin-
« quante-cinq millions de francs, dit-on, sans compter
« le tour du bâton, qui ne regarde pas le public, sont
« tombés en mon pouvoir, je veux dire au pouvoir de
« l'armée française.

« Si les Maures, Turcs et Arabes habitant Alger,
« n'ont pas été, comme vous devez bien le penser, père
« Flanquette, très satisfaits de notre visite, les Juifs,
« au contraire, ont fait paraître on ne peut plus de
« satisfaction. En effet, dès aujourd'hui cesse pour
« eux l'état d'esclavage dans lequel ils sont plongés
« depuis si longtemps.

« Quant au dey, après avoir pris la peine de sortir de
« son palais, qui n'était, ma foi, pas peu de chose
« à prendre, et qui me semble bon à garder, il a de-
« mandé son billet de logement, ce qu'on lui a
« sur-le-champ accordé pour partout ailleurs que
« chez lui.

« Il a accepté avec reconnaissance, attendu qu'il
« n'était pas très rassuré par sa conscience de ma-
« hométan, et qu'il avait peur, si on ne suspendait
« pas sa tête tranchée à quelque porte, suivant l'usage
« du pays, d'être envoyé en qualité d'aide marmiton
« dans les cuisines du roi de France. Mais les
« Français sont bonnes gens après la victoire, et ils
« ont oublié que ce vieux coquin n'avait cessé d'être
« un pas grand'chose que pour devenir, comme on dit
« que ça se faisait, par élection, le chef d'un ramas
« de brigands qui écumaient les mers, y attrapaient
« le plus de chrétiens possible à la sourdine, et en
« faisaient des esclaves et des meubles à coups de
« bâton.

« Je ne sais pas si c'est ce dey-là qui ne se gênait
« pas pour dire à un consul anglais qui lui faisait
« des représentations :

« — Mon bon ami, à quoi servent tous vos discours ?
« Les Algériens sont des voleurs, et je suis leur capi-
« taine. »

« Mais en tout cas, si c'était lui, le drôle n'avait
« pas menti ; car les Algériens et leur dey n'ont
« jamais été autre chose depuis un nommé Barbe-
« rousse, un fameux pirate celui-là, qui mangeait les
« chrétiens tout crus, et qui, en qualité de voleur
« passé maître, fut le premier dey d'Alger en 1516.
« C'était dans l'ordre.

« Voilà donc ce que c'était que les Algériens et leur
« dey, surtout avant d'avoir vu les Anglais, en 1816,
« commencer à les mettre à la raison, en les bom-
« bardant d'importance, à ce que j'ai appris, du côté
« de la mer.

« On assure que, dans ce temps-là, il a été délivré

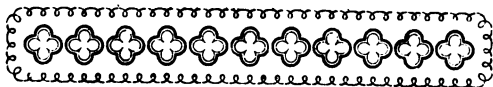
« par les Anglais plus de trois mille prisonniers chré-
« tiens que les pirates algériens avaient pris, sans
« compter ceux qu'ils avaient vendus dans quelque
« autre coin de l'Afrique, et qu'on ne reverra jamais.
« Ils travaillaient aux carrières, attachés pêle mèle
« avec des mulets pour le service du dey, quand ils
« n'étaient pas enfermés et entassés dans une affreuse
« prison où on les rouait de coups, et où on ne leur
« donnait à manger que du riz pourri, et à boire que
« de l'eau croupie.

« Plusieurs fois les princes chrétiens avaient déjà
« fait la guerre aux brigands d'Alger, mais ils n'en
« avaient encore jamais obtenu d'aussi bonnes con-
« ditions, dit le capitaine Rémy, que les Anglais
« cette dernière fois. Outre qu'ils devaient rendre tous
« les esclaves chrétiens déjà faits, ils n'en devaient plus
« jamais faire d'autres. Mais je vous en souhaite !
« parole d'Algérien, c'était parole de coquin. Mil huit
« huit cent seize et les Anglais étaient déjà oubliés.
« D'ailleurs les Anglais n'avaient pas aussi bien réussi
« qu'ils auraient voulu ; ils avaient pris le port, mais
« pas la ville, et ils avaient jugé prudent de n'en pas
« demander davantage. Aussi, les choses recom-
« mençaient de plus belle, quand les Français sont
« venus, qui ont, je crois bien, soulevé le nid, de
« manière à ce que les brigands n'y rentrent jamais.
« Voilà !... et à l'heure qu'il est je vous salue, comme
« je vous respecte et comme je vous aime, père Flan-
« quette, les deux pieds dans des pantoufles, ma foi,
« très agréables et que je voudrais bien envoyer à
« Jacquot, que j'embrasse, par la prochaine occasion,
« pour que ça lui serve de modèle et qu'il en fasse
« de pareilles. Je suis sûr que ça aurait du succès, et

« qu'il serait dans le cas d'y faire fortune, sauf le
« maroquin et les paillettes d'or, qui sont encore
« rares dans le village. Mais je tâcherai de lui en-
« voyer de l'un et de l'autre, si je vais à Maroc ou
« dans les environs. »

Signé : HENRI, en attendant la prochaine.





CHAPITRE IV.

Les Juifs. — Leur position en Afrique. — Les Maures. — Intérieur d'Alger. — Le marchand maure. — Commerce des Maures. — Les terrasses. — Une salle à manger mauresque. — Mets des Maures. — Un café maure, etc.

Les Juifs, peuple dispersé qu'on retrouve partout, et parmi lequel la position à demi orgueilleuse de quelques-uns ne fait que mieux ressortir l'abjection du plus grand nombre; les Juifs, qui sont prêts à servir comme à trahir tout le monde, n'avaient point quitté Alger et cherchaient déjà à faire des affaires avec les chrétiens comme ils en avaient fait avec les Maures et les Arabes, en s'humiliant et en rampant. Il n'y a pas encore longtemps que cette nation, de laquelle on peut parler à propos de tous les pays, puisqu'il n'en est pour ainsi dire pas un seul où on n'en rencontre les traces, était placée, même en Europe, dans le plus strict accomplissement de la parole évan-

gélisque, c'est-à-dire la dispersion et le mépris public.

La France, entre les grandes nations d'Europe, est presque la seule dont la tolérance politique jointe à la tolérance religieuse aient donné aux Juifs des droits égaux à ceux des autres citoyens. Mais on dirait qu'il est dans le sang des Juifs de préférer l'argent à la considération, et le pays où ils sont le plus humiliés, mais où ils croiront trouver le plus de commerce à faire, sera longtemps encore celui qu'ils rechercheront avant tout autre.

Le sort des Juifs d'Afrique serait intolérable pour quiconque ne serait pas Israélite.

Un Maure peut entrer à toute heure chez un Juif, troubler le repos de sa famille, l'insulter, le souffleter même, sans que l'on ose lui donner à entendre que sa présence n'est pas des plus agréables.

Tout Juif qui passe devant une mosquée mahométane est obligé d'ôter ses sandales et de marcher nu-pieds.

On les contraint en outre à enterrer les criminels exécutés ainsi qu'à nourrir et à panser les bêtes féroces des ménageries des souverains du pays.

Ils ne peuvent changer de domicile sans permission spéciale, ni monter à cheval, ni porter une arme.

Enfin, il n'y a pas d'avanies, d'oppression dont on ne les accable. Bien qu'astreints à ne paraître en ville que vêtus de noir, dans le quartier presque toujours fermé qui leur est assigné, comme cela avait lieu même autrefois en Europe, ils s'ha-

billent d'une manière à la fois splendide et bizarre.

Leurs réunions ont lieu ordinairement sur les terrasses de leurs maisons; et les jours de fête et de sabbat, les hommes s'y montrent en habits de velours galonnés, comme nos saltimbanques; ils sont coiffés en général d'un bonnet de nuit si grasseyé que l'on a peine à reconnaître qu'il a jadis été blanc; mais par-dessus ils ont un énorme chapeau à trois cornes, bordé d'un large galon d'or. Les femmes juives sont surchargées de bijoux, que toutefois elles n'étaient pas plus devant les mahométans d'Afrique qu'elles ne faisaient autrefois devant les chrétiens d'Europe, de peur d'exciter leur envie. Leur habillement consiste en une chemise de toile fine, à larges manches tombant presque jusqu'à terre. Par-dessus, elles portent un cafetan de drap ou de velours, ordinairement brodé d'or, qui descend jusqu'aux hanches et est ouvert par devant. Un jupon de drap vert brodé; une large écharpe de soie et d'or autour de la ceinture, dont les bouts flottent par derrière, et des sandales rouges brodées en or, complètent leur toilette. C'est ainsi, à peu de différence près, qu'elles s'habillaient naguère aussi en Europe pour ces fêtes intérieures de leurs maisons que voilaient, comme on le peut observer encore à Francfort sur le Mein, en Allemagne, la misère apparente et les haillons de leurs maisons. Les Juifs d'Alger, depuis la conquête des Français, ont cependant un peu modifié leurs coutumes.

Les Juifs restèrent donc à Alger, et comprirent que du moins, dans cette ville de l'Afrique, leur sort allait changer avec l'arrivée des Français.

Les Maures, enhardis peut-être par les Juifs qui purent leur transmettre les bonnes intentions des Français, rentrèrent bientôt dans la ville ou sortirent de leurs maisons.

Les peuples à qui l'on a donné le nom de Maures ou de Mores couvrent toutes ces parties de la côte d'Afrique qui s'étendent des confins de l'empire de Maroc à ceux de la régence de Tripoli et de Barcab, vers l'Égypte. Ils offrent un mélange de toutes les nations qui s'établirent dans ces contrées à différentes époques ; mais leur caractère prédominant, au physique de même qu'au moral, est celui des Arabes ou Sarrasins, qui, venus de l'Asie par l'isthme ou langue de terre de Suez, conquièrent les plus belles régions de l'Afrique, sous la conduite de leurs chefs, revêtus du titre de califes, vers la fin du septième siècle depuis Jésus-Christ. Le nom de Maure, qui leur est donné par les Européens, n'est pas d'ailleurs connu d'eux. Si vous leur demandez comment ils s'appellent, ils vous répondront qu'ils sont des *mooslim*, de vrais croyants, et que leur pays est *Bled Mooslimen*, la terre des croyants, c'est-à-dire des croyants dans la religion de leur prétendu prophète Mahomet.

Alger reprit bientôt une physionomie entièrement étrangère qui excita vivement la curiosité du jeune Henri.

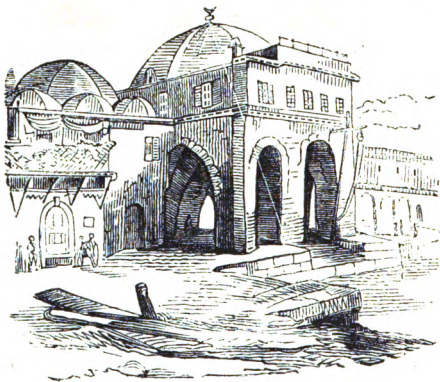
Il alla d'abord dans les rues citées pour être commerçantes. Là il vit les boutiques des Maures. Ce sont de petites pièces carrées. Des planches établies autour, quelques coffres pour serrer la menue marchandise, un tapis ou une natte de joncs servant de parquet, forment tout l'ameublement.



Un marchand Maure.

Assis sur le bord de son établissement, fourni tout à la fois de poivre, de sel, d'étoffes, de légumes et de tapis, ou bien accroupi sur sa natte, le Maure, homme paisible et de peu d'ambition, attendait le chaland, fumant sa pipe ou prenant son café. Il n'y avait point à marchander : le prix était fixe. Quand fut venue l'heure de leur repas, les Maures fermèrent impassiblement leurs boutiques, comme ils faisaient aussi chaque soir, à l'aide d'un auvent qu'ils baissèrent; puis ils partirent sans préoccupation pour leur maison dans quelque quartier éloigné de la ville. Henri vit acheter dans les boutiques des Maures des flacons de différentes grandeurs, renfermant des essences de rose et de jasmin, distillées avec une perfection dont les Européens eux-mêmes n'approchent point encore. Il remar-

qua, malgré son inexpérience, de beaux tapis du pays qui, pour un œil plus accoutumé que le sien aux objets de luxe, auraient rivalisé avec ceux de Smyrne et de Constantinople. Enfin la finesse des laines préparées par les Maures, et la richesse des couleurs qu'ils fabriquent, surtout le rouge pourpre, apprirent à nombre de Français plus à portée d'en juger que le pauvre Fifre du trentième de ligne, qu'ils n'étaient pas chez des peuples auxquels l'industrie et les arts fussent absolument inconnus, et leur rappelèrent que ces mêmes Maures, lorsqu'ils avaient autrefois envahi l'Espagne et une partie de l'Europe, y avaient apporté une architecture et laissé des monuments dont le caprice, la délicatesse et la légèreté ressemblent à une œuvre des fées plus qu'au travail des hommes.



Quai à Alger.

Henri se promena sur le quai, et dans les an-

ciennes rues d'Alger. Malgré le peu de largeur de ces rues, il n'avait pu manquer d'être frappé par l'aspect de toutes les maisons, couvertes de terrasses, des habitants du pays. La ville sale était en bas ; mais la ville agréable, aérée, parfumée d'orangers et de fleurs, était en haut. Par ces terrasses les maisons se communiquaient au besoin ; des ponts étaient même jetés çà et là d'un côté de la rue à l'autre. Sur la terrasse, quand venait le soir, le Maure avait ses tapis et ses coussins pour s'asseoir, fumer sa pipe, prendre son café et dormir. L'intérieur des maisons des plus riches d'entre les Maures n'est point sacrifié à la terrasse.

Dans celle où Henri s'était si agréablement chaussé d'une paire de sandales de maroquin, il y avait, entre autres, une salle de repas magnifique. Le plafond en était admirablement sculpté, et ses ornements, en relief, étaient peints et dorés avec une richesse et une délicatesse dont n'approchent point les arabesques imitées que l'on a empruntées aux Maures et que l'on fait en France. Les parois de la muraille de la salle étaient revêtues de faïences fines et luisantes comme la porcelaine. Une petite galerie en bois sculpté à jour régnait tout autour de la salle et servait à déposer les objets de service, qui consistaient en plats et cuillers de bois ou d'ivoire, en cruches à deux anses, comme les amphores des anciens, et en corbeilles de fruits.

La table ronde, en métal de prix, ne s'élevait qu'à un pied de terre. C'est autour de cette table que la famille s'accroupissait aux heures de repas, et puis, sans cérémonie, puisait avec les doigts dans le plat commun. Les mets qu'on sert d'ordinaire sur les tables des

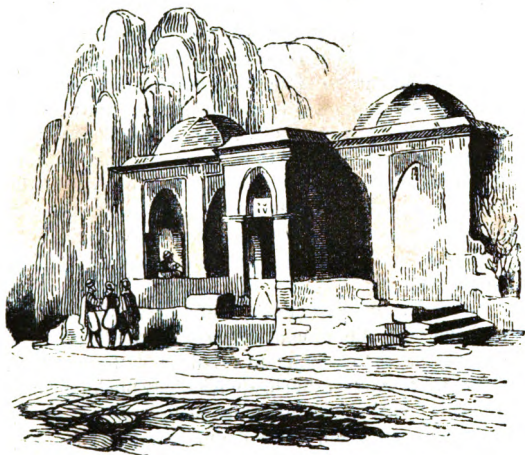
Maures sont apprêtés avec beaucoup de sucre, d'épices et d'essences de rose et de jasmin. Les plus célèbres sont le pillau, espèce de pudding, mêlé de bœuf et de mouton salé, et le couscoussou, composé de viandes et de légumes de toutes sortes, cuits à la vapeur du riz et des épices. C'est le mets le plus distingué qu'un Algérien offre à ses hôtes dans les jours de fête, et lorsqu'il fait à des étrangers les honneurs de sa table.

Dans ce dernier cas, les femmes se retirent dans leurs appartements, où elles se donnent souvent entre elles des festins.

La cuisine algérienne et mauresque possède encore des pâtisseries apprêtées de vingt manières diverses. Elles se servent sur de petits plats ornés de roses et de fleurs, ou de petites bougies allumées et posées en cercle.

Henri, qui, en voyant le Maure rentrer dans sa maison, s'était empressé de lui rendre poliment ses pantoufles et même son haïk, espèce de manteau de laine blanche, que les Maures s'attachent sur la tête avec une corde de poil de chameau, et sur lequel le jeune fife s'était couché sans gêne, fut traité on ne peut plus civilement par le maître du logis, qui lui fit servir quelques-uns des mets en usage dans le pays : mais Henri, qui n'était pas encore fait aux sauces à la rose au jasmin, non plus qu'à une foule d'autres ingrédients de la cuisine mauresque, n'avait pu se défendre d'une horrible grimace et était sorti précipitamment de table pour aller prendre l'air. Quant à l'inconvénient de n'avoir pas de fourchette à table, il ne s'en était pas aperçu : car, sur ce chapitre-là, les soldats français et les Bédouins sont cousins ou à peu près.

Comme les malheureuses essences, si douces à l'odorat, mais si peu agréables à l'estomac d'un Européen, tourmentaient encore le pauvre Henri, voilà qu'il passa près d'un établissement public tout parfumé des vapeurs d'un délicieux café.



Un café maure.

« Diable ! fit Henri à part lui, en se grattant l'oreille, je sens que ce liquide-là me ferait un meilleur effet que la rose et le jasmin pris en potage : mais il y a là un tas de figures chinoises qui ne me vont guère. Si seulement je voyais là-dedans un camarade, ou s'il en venait un !... »

Justement, pendant que Henri réfléchissait, il en

vint trois, qui entrèrent résolument dans le café maure, saluèrent les habitués du lieu, qui ne se dérangèrent ni du plus petit mouvement ni du plus petit geste. Les soldats français firent signe à celui qui avait l'air d'être le chef de l'établissement de leur servir du café. Henri les suivit et fit comme eux.

C'est dans ces lieux de réunion que les indigènes de toutes les classes viennent habituellement prendre du café, fumer leur pipe, jouer aux dames, et passer leurs moments de paresse et de douceur à écouter la musique monotone du pays, qui produit sur eux une rêveuse somnolence. On y entend la mandoline italienne, une flûte percée à huit trous, et le violon arabe à deux cordes, dont les Maures se servent, ainsi qu'ils font du violon européen, comme d'une basse; enfin le tympanon des anciens, qui se fait avec un vase de terre cuite revêtu d'une peau, se mêle à ce concert d'instruments.

Le musicien chez les Maures est un personnage entouré d'une considération particulière; il a de gros gages, et jouit du privilège de fumer et de boire gratis. Souvent il chante ou récite quelque conte de génie, vieilles traditions des poètes arabes, et assaisonne son discours de bons mots qui font circuler le sourire sur toutes les lèvres.

Henri fut étonné de voir des Bédouins en haillons accroupis dans ce café, sans le moindre embarras, à côté de Maures vêtus des plus magnifiques soieries, leur empruntant leur pipe au besoin, et buvant, comme eux, dans le pot au service de tous : car telle est chez les Maures l'égalité des rangs, au moins dans certaines positions. Le maître du lieu, assez peu charmé d'ailleurs, en vrai musulman qu'il était, de voir des chré-

tiens chez lui, s'était enfin décidé à servir à Henri dans une petite tasse, pour la mince somme d'un sou, un café brûlant, plein d'arome et, selon l'usage des Maures, accompagné du marc dans lequel on l'avait fait bouillir.

En ce moment entra un personnage vêtu d'un gilet à raies rouges, bleues et blanches, et du haïk de laine blanche attaché sur la tête avec la corde de poil de chameau ; sa démarche était fière et noble. Tout le monde lui fit hommage et plusieurs vinrent baiser avec respect le coin de son manteau.

« Tiens, dit Henri à l'un des soldats qui étaient avec lui dans le café, il me semble que c'est le marchand à qui nous avons acheté ce matin de la salade sur la place Juba, tu sais ? sur cette place où il n'y a pas encore quinze jours on tenait un marché d'esclaves.

— Pas possible que ce soit lui ! répondit un des soldats ; on ne lui ferait pas tant de simagrées.

— Ça n'empêche pas, reprit un autre soldat ; Henri a raison ; je reconnais le marchand de laitue... Mais comment ça se fait-il qu'il ait la mine d'un potentat et qu'on l'honore pis qu'une majesté ?

— Ah ! je vais vous le dire, moi, répondit le troisième ; je l'ai entendu conter au capitaine Rémy qui sait de l'arabe comme un Bédouin. Il dit que, marchands de laitue ou non, tous les gens du pays qui ont fait un pèlerinage dans un endroit qu'on appelle La Mecque, dans l'Arabie, et où le fameux prophète Mahomet est mort et enterré, sont regardés comme des saints, des saints du diable bien entendu ; on les appelle des *hadji* et on respecte jusqu'aux pans de leur robe, comme vous avez vu faire pour celui-là... Mais ne

nous en moquons pas. L'ordre de la place est qu'on laisse les gens du pays s'arranger à leur façon.

— Ça ne m'empêchera pas de marchander sa laitue à celui-là; et s'il ne me la donne pas bien pommée, il peut se flatter qu'il n'aura pas de ma monnaie, dit Henri.

— Ce n'est rien encore que cet hadji-là, dit le savant d'entre les soldats. Par-dessus ça, il y a le marabout. Vous ne savez pas ce que c'est vous, qu'un marabout. Le capitaine m'en a montré un l'autre jour, qui passait par hasard dans la rue. Un marabout, c'est à la fois un prêtre et un général. Vous savez bien les Maures ou les Arabes de la montagne et du désert, ceux qu'on appelle des Bédouins? eh bien! ils ont des marabouts qui vous les mènent à coups de Koran et à coups de yatagan, c'est à faire trembler. Les marabouts ont donné leur nom à toutes ces petites maisonnettes rondes qu'on voit dans les campagnes, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient le droit d'en avoir pour leur usage et pour prier. Voilà. Quant au Koran, c'est le seul livre que la loi de Mahomet permette; et quant au yatagan, c'est ce grand sabre en quart de lune, qui sert au Maure pour ses évolutions, en même temps que son espèce de fusil en canardière. Voilà.

— Tiens, regarde donc, dit Henri, qui observait depuis un moment des Maures jouant aux dames en fumant leur pipe, regarde donc, ils nous ont pris notre jeu de drogue. Seulement, au lieu de se mettre une épingle de bois à califourchon sur le nez, ils s'y plantent des branches d'asperge, c'est plus drôle.

— Je crois bien que c'est la punition de celui qui perd la partie de dames, remarqua un des soldats.

— Tout juste! ajouta un autre, en voilà un qui est

damé jusqu'au dernier pion, et qui se plante l'asperge. Sont-ils amusants, les Maures ! mais il ne faut pas rire, c'est la consigne ; avec ça qu'un Maure, ça ne rit jamais tout à fait, et qu'ils vous ont tous un air grave, même en faisant semblant de s'amuser, comme s'ils pensaient à quelque autre chose de sérieux, quoiqu'ils ne pensent à rien du tout, même en se tâtant la barbe.

— Tenez, filons ! dit Henri, car je n'y puis plus tenir. En voilà un qui est si intéressant avec son bonnet en pointe de clocher. C'est probablement un marabout. »

Les soldats sortirent, Henri surtout, en se tenant les côtes. C'était déjà vers la chute du jour. Les Maures accroupis devant leurs portes s'entretenaient ensemble avec une volubilité que l'ignorance où l'on était de leur langue rendait encore plus saillante. Quelques-uns n'avaient pas mis fin à leurs travaux, et Henri fut bien surpris de voir avec quelle adresse ils se servaient de leurs pieds, pour ainsi dire, autant que de leurs mains. Quand ils sont accroupis, ils retiennent souvent leur pipe avec les orteils de leurs pieds.

Les femmes tiennent de la même manière leur fil et leurs étoffes lorsqu'elles cousent. Henri vit un tourneur arabe fabriquer de cette façon des jouets d'enfants et plusieurs autres objets.

Les Bédouins ou Arabes de la montagne et du désert commençaient à reparaitre dans Alger et à y amener des bestiaux pour les vendre. Henri, en les voyant passer, l'air fanatique, l'œil menaçant sous leur large burnou blanc à capuchon, n'en prit pas très bon augure et dit : « Voilà des gaillards qui n'ont ni feu ni lieu, et à qui je ne me ferais que tout juste. Il

y a peut-être quelque marabout parmi ces Bédouins-là. »

Pauvre Henri! se doutait-il du sort qui l'attendait bientôt ?





CHAPITRE V.

Le jardin du déy. — La vallée de Mustapha. — Imprudence et mésaventure de Henri. — Il est enlevé par les Arabes. — Histoire d'un chef arabe et d'un officier maure. — Henri offert à Abd-el-Kader.

C'était vraiment quelque chose de bien attrayant que la route du jardin du déy, enclavée dans une double et impénétrable haie d'aloës et de cactus. Ces cactus, qui dans nos serres ne forment qu'une frêle plante, se développent en Afrique jusqu'à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds ; et quand leurs magnifiques fleurs sont fanées, il naît à la place une figue sauvage dont les Arabes se nourrissent.

La jolie vallée de Mustapha, située à moins d'une lieue d'Alger, était une délicieuse chose à voir aussi, avec toutes ses maisons mauresques où les riches Algériens allaient passer la saison des chaleurs. Au-delà,

on apercevait la Maison Carrée, qui servait autrefois



La Maison Carrée.

de protection aux Algériens, comme aujourd'hui aux Français, contre les Arabes des campagnes, et la chaîne du Petit-Atlas et les hauteurs couvertes de neige du Jurjura.

Le pauvre Henri se laissa surprendre à cet entraînant aspect. Il crut qu'il pouvait courir là-dedans en toute sécurité, comme dans les champs que protégeait son clocher natal. Point de tigres, point de lions, point de serpents ! Du moins, on n'en entendait pas parler beaucoup dans les environs d'Alger, où les pas de l'homme les avaient dès longtemps refoulés dans le désert.

Mais il y avait derrière les haies et les buissons pis que les lions, pis que les tigres, pis que les serpents ; il y avait de ces Arabes à burnous de

laine blanche, à regard farouche, qui, dans Alger, avaient paru de si triste présage à Henri. Le pauvre fîfre s'était à peine laissé aller avec une imprudente confiance à un quart de lieue de la ville, qu'il fut saisi par les cheveux et entraîné par quatre Arabes armés de toutes pièces. Il voulut se débattre et crier ; mais l'un des Arabes, faisant briller son yatagan, lui donna suffisamment à comprendre par un geste expressif que s'il articulait un mot de plus, on allait lui trancher la tête et l'emporter au bout d'une lance. Henri se rappela la croix d'honneur qui ne le quittait pas sous son habit depuis que le père Flanquette la lui avait confiée ; il porta sa main dessus comme pour invoquer ce talisman des braves ; quelque chose d'intérieur lui dit alors que le courage, dans la position où il se trouvait, était tout entier dans la résignation. Il se résigna donc, mais sans perdre l'espoir, tant que la croix du sergent de la vieille garde resterait sur son cœur. Un des Arabes le lia derrière son cheval avec des cordes, et, escorté de ses trois compagnons, l'emporta comme le vent à une grande distance d'Alger.

Quand ils se crurent en sûreté, les Arabes s'arrêtèrent et se disputèrent entre eux à qui posséderait Henri.

Pour terminer la querelle, il y en eut un qui fit signe qu'il fallait trancher la tête du chrétien. Mais les autres s'en défendirent, en observant que le marabout Abd-el-Kader leur saurait gré de lui avoir amené le Français, et les en récompenserait. Il fut convenu qu'on partagerait la récompense que donnerait le marabout.

On remplaça Henri sur un cheval, de la même façon

qu'auparavant, et on l'emporta de nouveau, à peu près comme un jeune veau à tête pendante, à pieds ballants, qu'on emmène à la boucherie. Les Arabes traversèrent une partie de la montagne, et, arrivés dans une plaine, ils aperçurent des tentes dressées à côté d'un ruisseau, aux bords duquel paissaient et s'abreuvaient des chevaux dégagés du frein, tandis que leurs cavaliers, encapuchonnés dans leurs burnous pour se préserver des ardeurs du soleil, étaient assis en rond, fumaient leur pipe et semblaient écouter avec ferveur un jeune homme qui les endoctrinait dévotement. Ce fut vers ces tentes, image d'une tribu arabe au repos, que se dirigèrent ceux qui avaient enlevé Henri.

Ces populations nomades d'Arabes, restés, pour ainsi dire, à l'état primitif, forment la plus nombreuse partie des habitants du nord de l'Afrique. Ceux-ci sont répandus sur toute sa surface, et s'étendent même dans le grand désert de Sahara, jusqu'aux confins du Soudan, qu'on appelle aussi la Nigritie, et vers le Sénégal.

Les habitants des plaines composent une belle race d'hommes. Ils sont musculeux et d'une taille élevée, adroits dans tous les exercices du corps, d'humeur belliqueuse ; une éducation qui les endurecit au travail et aux fatigues, la propreté et la tempérance les mettent à l'abri des maladies. Ils ont de beaux traits et l'air intelligent, l'œil grand, noir et perçant, le nez un peu aquilin, les dents régulières et blanches comme l'ivoire, la barbe pleine et fournie, les cheveux longs, droits et généralement noirs.

Dans la partie la plus au nord, la couleur de leur peau est d'un brun clair qui devient par degrés d'un

noir parfait en tirant vers la partie méridionale, mais sans que la physionomie de ces Arabes prenne rien de celle du nègre proprement dit.

Ils sont uniformément vêtus d'une étoffe en laine blanche, très commune; quelques chefs seulement et les marabouts, sorte de prêtres qui exercent une grande influence sur les Arabes, portent des vêtements un peu plus soignés.

Les Arabes vivent constamment sous des tentes faites d'un tissu très grossier de poil de chèvre, de chameau ou de filaments de racines de palmier nain. Leurs familles se composent depuis douze jusqu'à cent individus. Toute la famille couche sous la même tente, et ordinairement sur des peaux de mouton.

Chaque père, en mariant son fils, lui donne une tente, une pierre de meule, une corbeille, un vase de bois, deux plats de terre, et autant de chameaux, de vaches, de moutons, de chèvres, que sa fortune le lui permet.

Les troupeaux suivent la famille dans toutes ses migrations.

Les Arabes regardent les femmes comme des esclaves nées pour le seul travail des mains; leurs principales occupations sont de réduire le grain en farine au moyen d'un moulin à bras, et de tisser leur toile grossière avec le plus simple de tous les métiers, c'est-à-dire avec deux ou trois morceaux de bois. Elles préparent aussi le couscoussou, ce mets universellement en usage depuis l'Arabie d'Asie, d'où sont venus tous les Arabes de l'Afrique, jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique. Les femmes sont également chargées de traire les troupeaux, de soigner la vo-

laille, et de tous les soins domestiques de la famille.

Plusieurs familles forment une tribu, ayant un cheik ou chef qui leur explique le Koran, administre la justice et arrange leurs différends. Cependant, quand on soumet à sa décision quelque important débat, il s'entoure des lumières d'un des membres de chaque autre famille. Une tribu arabe change de lieu à mesure que la terre s'épuise et que les pâturages manquent. Lorsque les familles et les troupeaux sont en trop grand nombre, on se sépare ; l'un prend à droite, l'autre à gauche.

Quand les Arabes sont en marche, les femmes montent sur les chameaux, quelquefois trois ensemble ; les enfants, ainsi que les agneaux, les chevreaux et les jeunes animaux sont placés dans de grands paniers de chaque côté. Quelques hommes armés de fusils les escortent, tandis que d'autres conduisent les troupeaux.

Ne pouvant supporter aucune espèce de contrainte et passionnément attachés à leur indépendance, les Arabes restent peu dans les villes. Ils se rendent seulement aux marchés, dressant leurs tentes pendant la route dans tous les endroits où ils trouvent de l'eau et des pâturages. Leur principal commerce consiste en produits agricoles, tels que la laine, la cire et les fruits secs. Le tout en très petite quantité.

Les Arabes sont presque constamment en guerre les uns avec les autres, ou avec les Bérébères, que l'on croit être les plus anciens habitants de ces contrées, où les Arabes sont venus en conquérants ; ou bien, comme les Bérébères eux-mêmes, ils se battent quelquefois contre les troupes de leurs souverains maures, quand elles se mettent en marche pour percevoir les tributs. On

peut dire que la guerre forme le commerce des Arabes, et le pillage leur revenu, car lorsqu'ils sont en paix entre eux ou avec leurs voisins, ils s'engagent comme auxiliaires au service des beys, qui sont les princes ou gouverneurs plus ou moins indépendants des villes et des provinces de la côte.

La haine contre les chrétiens est un sentiment universel chez les Arabes.

Plus violents que les Bérébères et les Maures, ils savent moins bien cacher leur animosité. Le Maure est l'Arabe mélangé ; l'Arabe pur est l'Arabe nomade, celui qui vit sous la tente et se trouve bien partout où il y a de l'herbe pour la largeur de la langue de son fidèle cheval, qui ne fait pour ainsi dire qu'un avec lui.

L'hospitalité arabe était fort en renom avant que les Français eussent appris à connaître leur cruauté, leur mauvaise foi et le peu de générosité de leur caractère, même quand c'est entre eux et non avec des chrétiens qu'ils agissent.

Cependant on cite un trait, entre autres, à leur honneur, qu'il ne serait pas juste de passer sous silence.

Un officier commandant un détachement des troupes du bey de Tripoli était poursuivi par les Arabes ; il perdit son chemin et se trouva, à la nuit tombante, près du camp ennemi. En passant devant une tente dont la porte était ouverte, il arrête son cheval, et, exténué de fatigue et de soif, il implore secours.

Le maître de la tente, qui était aussi le chef de la famille, invite alors son ennemi à entrer avec confiance, et le reçoit avec les plus grands égards. Il va ensuite

lui-même choisir le plus bel agneau de son troupeau, le tue, et sa femme veille ensuite à ce que ses filles l'accommodent de leur mieux.

Le repas qu'on offrit à l'officier maure se composait des meilleures parties de l'agneau ; au dessert, on servit des dattes et des fruits secs. Pour honorer davantage leur hôte, la femme de l'Arabe lui présenta un plat de bozine fait par elle-même. Ce mets est un mélange de farine, d'eau, de lait nouveau, d'huile et de sel, pétris ensemble, et que l'on garnit ensuite de kaddides ou petits morceaux de mouton séchés et très salés.

Bien qu'ennemis l'un de l'autre, l'Arabe et l'officier maure s'entretenaient avec franchise et cordialité de leurs hauts faits et de leurs ancêtres, quand tout à coup la figure de l'Arabe se trouble et prend une pâleur funeste. Il se lève brusquement de son siège, sort de la tente, et fait dire quelques instants après à son hôte « que son lit est prêt à le recevoir ; que pour lui, ne se trouvant pas bien, il ne peut lui tenir compagnie plus longtemps ; qu'il a examiné son cheval, qui lui a paru hors d'état de faire une longue et pénible route le lendemain ; mais qu'il en trouverait un autre tout frais à la porte de la tente où il le verrait, et d'où il espérait qu'il s'éloignerait avec rapidité. »

L'étranger, ne sachant comment expliquer la conduite du chef de la famille arabe, se retira pour goûter un peu de repos.

Un serviteur le reveilla le lendemain matin et l'engagea à prendre quelque nourriture avant son départ ; mais l'officier ne vit personne de la famille jusqu'à ce que, arrivé à la porte de la tente, il en

aperçut le maître qui tenait la bride du cheval dont il lui avait parlé la veille, en même temps qu'il soutenait l'étrier; ce qui, chez ces peuples, est le plus grand et le dernier témoignage de distinction qu'on puisse offrir.

L'officier ne fut pas plus tôt monté que l'Arabe lui apprit que le plus redoutable ennemi qu'il eût dans le camp lui tendait en ce moment la main.

« Hier au soir, dit l'Arabe, vous m'avez découvert, en me racontant les exploits de votre famille et les vôtres, quel était le meurtrier de mon père. Voilà les habits (et on les apportait en ce moment à la porte de la tente), voilà les habits dont il était couvert au moment où il fut tué, et tué par vous. Les reconnaissez-vous ? »

L'officier baissa la tête en frémissant.

« Eh bien ! reprit l'Arabe, j'ai souvent juré par eux et sur eux, en présence de ma famille, de tirer vengeance de la mort de mon père, et de chercher son meurtrier depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le soleil n'est pas encore levé; il le sera à peine que déjà je vous poursuivrai. Mais alors vous aurez quitté en sûreté ma tente, où, heureusement pour vous, ma religion me défend de vous attaquer, puisque vous y avez cherché un refuge, et que vous vous y êtes mis sous ma protection. Toutes mes obligations, Dieu en soit loué, cessent à l'instant où nous nous quittons; et dès cet instant vous pouvez me considérer comme un homme qui a juré votre mort, quelque part et à quelque distance que nous puissions à l'avenir nous rencontrer. Vous montez un cheval qui ne le cède en rien à celui qui m'attend; de sa vi-

tesse dépend la vie de l'un et de l'autre de nous, et peut-être de tous les deux. »

Après ces mots, il serra la main de l'officier, et le quitta pour monter à cheval et le poursuivre bientôt.

L'officier maure, profitant de l'avance qu'il avait sur son adversaire, arriva au camp du bey de Tripoli avant d'avoir été atteint par l'Arabe, qui le serrait de près, et qui ne battit en retraite que quand il vit sa propre sureté sur le point d'être compromise.

Le pauvre fifre n'eut pas à espérer une hospitalité semblable : car il était chrétien, et, pour les chrétiens, les Arabes foulent aux pieds tous les usages et tous les égards dont ils usent entre eux, même d'ennemi à ennemi.

Arrivés à quelques pas des tentes de la tribu, les quatre cavaliers qui avaient enlevé Henri mirent pied à terre ; ils détachèrent leur prisonnier, et le conduisant au milieu d'eux, ils le présentèrent à un jeune homme qui expliquait le Koran d'un air moitié doux, moitié fanatique et menaçant, aux Arabes de la tribu.

Avant de prendre la parole, ils baisèrent humblement les habits du jeune homme, tandis que celui-ci, à la façon du prophète musulman, dont il semblait vouloir s'inspirer, tenait le Koran d'une main et de l'autre son yatagan. Il avait de plus à la ceinture un long pistolet garni d'argent ouvragé selon l'usage du pays.

Il reçut et écouta les Arabes avec une physionomie composée et sérieuse.



Abd-el-Kader.

Abd-el-Kader (car c'était lui) n'était pas encore cet homme auquel les Français, dont il n'a jamais cessé d'être l'irréconciliable ennemi, donnèrent eux-mêmes de l'importance aux yeux des Arabes en traitant avec lui comme avec un souverain. Il n'était encore à cette époque qu'un marabout, chef d'une modeste tribu, dont la puissance, bornée à quelques individus sans autre asile que leurs tentes, ne répondait guère à l'ambition. Fils d'un père respecté parmi les Arabes pour sa sainteté musulmane, il s'emparait cependant déjà avec habileté de ces antécédents de famille, pour agrandir sa considération personnelle; et il tâchait de montrer, en étalant de grandes pratiques de dévotion, que, loin d'être dégénéré de la piété des

marabouts, ses ancêtres, il était doué d'une vertu supérieure même à la leur, si c'était possible. On commençait à le regarder comme un être privilégié, et il semblait prévoir le temps où il pourrait se donner presque comme un nouveau prophète, ayant commerce avec Mahomet et avec la divinité.

Il complimenta les Arabes au sujet de la capture du jeune chrétien ; il les engagea à persévérer dans cette voie et à lui amener le plus qu'ils pourraient de prisonniers pour qu'il les interrogeât. Mais comme quelques-uns des Arabes de la tribu firent observer que le mieux était encore de ne point faire de quartier aux chrétiens et d'apporter à la queue des chevaux leurs têtes tranchées, Abd-el-Kader indiqua qu'il approuvait cet élan, sauf les cas où des prisonniers seraient utiles à ses plans et aux intérêts de la religion de Mahomet. «Soyez tranquilles, dit-il, je ne les épargnerai qu'autant qu'ils nous seront bons à quelque chose ; et même en m'en servant, je les traiterai toujours en vils chrétiens qu'ils sont. »

Ce ne fut donc pas d'un œil de compassion qu'il examina le jeune fîfre du 30^e, mais ce fut avec un véritable regret qu'il vit que par la faiblesse de son âge et son rang dans l'armée il serait de peu d'importance pour ses projets.

Il le fit néanmoins entrer dans sa tente, où, par l'intermédiaire d'un juif qui entendait tant bien que mal le français, il lui demanda ce que ses compatriotes venaient faire en Afrique, et quelles raisons assez puissantes pouvaient les engager à quitter leur patrie et leurs familles pour aller faire la guerre aux Arabes.

La main sur la croix d'honneur du sergent de la *vieille*, qu'il tenait cachée dans sa poitrine, Henri

ne se laissa point intimider par l'air farouche de son interlocuteur, et il répondit avec infiniment d'aisance :

« Les Français viennent parce qu'il leur est agréable de vous châtier de votre cruauté et de vous inspirer des sentiments plus humains. »

Le juif, en fidèle interprète, traduisit ainsi la réponse du jeune fife.

« Le Français dit que son roi est un grand roi, mais pas si grand encore qu'Abd-el-Kader.

— Qui est-ce qui lui parle d'Abd-el-Kader ? dit Henri. Je ne sais pas ce qu'il dit ; mais bien sûr qu'il se moque de moi et de l'autre, le damné juif !

Et là-dessus, il lui fit la grimace et lui tira la langue.

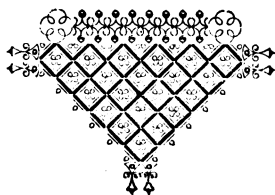
La gravité d'Abd-el-Kader n'y put tenir, et s'adressant à l'interprète : « Juif, tû me trompes, et cet enfant-là n'est pas si bête que tu voudrais bien me le donner à entendre. Je te fais raser la tête à deux doigts au-dessus de l'épaule, si tu ne me traduis pas, mot pour mot, tout ce qu'il te dira. »

Abd-el-Kader fit à Henri une foule d'autres questions, que le juif n'en traduisit pas moins avec la même infidélité, de peur que, s'il répétait au marabout un mot qui ne lui convint pas, il ne fit de sa tête ainsi que de celle de l'enfant une enseigne de camp arabe, en la perchait au bout d'une pique au haut de sa tente.

Abd-el-Kader, vit bien que le jeune fife ne lui serait bon à rien, et, le rendant à ceux qui l'avaient amené, il leur dit :

« Vous pouvez l'aller vendre où vous voudrez, je vous y engage ; pour moi, je ne saurais qu'en faire ;

**apportez-moi des chrétiens qui soient un peu plus
hommes, afin que Mahomet s'en serve pour sa gloire
et pour l'élévation de ses fidèles serviteurs.»**





CHAPITRE VI.

**Henri est conduit à Tunis. — La régence et la ville de Tunis. —
Ruines de Carthage. — Un Tunisien refuse d'acheter Henri.**

Les quatre Arabes jouèrent au sort le pauvre fifre, et il échut à l'un d'eux, qui l'emmena à Tunis, par la province de Constantine, laquelle n'était pas encore au pouvoir des Français, comme elle le devint quelques années plus tard, ainsi que l'importante ville de ce nom.

La ville de Constantine, contre laquelle les Français firent une expédition malheureuse en 1836, tomba en leur pouvoir dans une expédition plus heureuse en 1837. Il y fut fait un affreux carnage des Maures, qui l'année précédente s'étaient montrés acharnés à poursuivre nos soldats battant en retraite sans combattre, et tombant épuisés sur cette terrible route transformée en torrent par des pluies continuelles.

L'Arabe qui conduisait Henri lui fit signe, en

lui montrant Constantine assise sur le sommet d'un



Constantine

rocher à pic comme un aire d'aigle, que les chrétiens ne la prendraient jamais. Henri fit un signe contraire, et que les événements ne devaient pas démentir.

La régence de Tunis, comme celle de Tripoli et comme autrefois celle d'Alger, entre lesquelles elle est située, est sous la dépendance du sultan des Turcs, et lui paie ou est censée lui payer un tribut. Quelque temps ce furent des pachas, nommés par le sultan des Turcs, qui gouvernèrent Alger, Tripoli et Tunis ; mais les beys de ces deux dernières provinces, comme le dey de la première, s'étaient affranchis de cette domination bien avant l'arrivée des Français en Afrique ; et celui qui avait le plus de puissance sur sa milice était celui qui obtenait ou arrachait le pouvoir de vive force.

Les régences de Tunis et de Tripoli sont gouvernées aujourd'hui à peu près comme autrefois, quoique le voisinage de la puissance française et la crainte qu'elle imprime, surtout à Tunis, aient modifié les mauvaises volontés des beys ou souverains de ces pays contre les chrétiens.

Il faut même, d'après quelques anciens voyageurs, rendre à Tunis cette justice, que les esclaves chrétiens y étaient traités, depuis nombre d'années déjà, avec plus de douceur que dans la plupart des autres états barbaresques, et que les représentations des consuls étrangers en leur faveur y étaient accueillies avec une espèce de déférence.

La ville de Tunis, capitale de la régence et résidence du bey, où l'on conduisait le pauvre Henri pour le vendre en qualité d'esclave, est située au fond d'un golfe, sur la Méditerranée. Sa rade, qui se resserre à son entrée, se nomme la Goulette.

C'est à l'extrémité de l'une des langues de terre qui forment la partie la plus resserrée du golfe de Tunis que se voient quelques vestiges de la fameuse Carthage, cette patrie d'Annibal, qui fut longtemps la maîtresse du commerce des mers et fit trembler Rome avant d'avoir été subjuguée et détruite de fond en comble par cette redoutable ennemie.

La position qu'occupent les ruines de Carthage est agréable et salubre, et domine le golfe de Tunis ainsi que l'intérieur du pays ; mais l'eau potable y manque.

Les Carthaginois avaient fait des travaux immenses pour remédier à cet inconvénient et pour amener, d'une montagne qu'on appelle Zuan, de l'eau dans leur ville. L'aqueduc qu'ils avaient établi était long de plus de vingt lieues, et passait par un grand

nombre de montagnes et de vallées. On en voit encore des débris considérables, surtout dans une vallée près de l'ancienne ville d'Udéna, où l'on remarque une rangée de plus de mille arcades bien conservées. Quelques-unes de celles du milieu ont plus de mille pieds d'élévation. On peut suivre aisément, depuis la montagne de Zuan jusqu'à l'emplacement de Carthage, les traces de cet aqueduc, que l'on considère comme surpassant en grandeur tout ce que l'Asie et l'Europe ont produit de semblables monuments. La régularité de sa construction et le fini extrême des ouvrages sont la cause apparente de sa longue durée. Il est tellement bien conservé dans quelques endroits, que l'on en croirait la maçonnerie récente.

La charrue sillonne aujourd'hui la plus grande partie du sol où s'élevait jadis Carthage; le froment croit au-dessus de quelques maisons encore assez bien conservées, mais que l'on ne peut visiter qu'en se trainant sur les genoux et sur les mains.

Entre autres ruines remarquables, on en voit qui appartiennent à un ancien temple d'Esculape, dont le paganisme avait fait le dieu de la médecine; elles se trouvent dans la partie basse de Carthage, près de la mer, vers la Goulette, et le long du rivage qui fait face au golfe de Tunis, où la mer a déjà empiété près d'une demi-lieue sur les terres.

La majeure partie de la fameuse cité carthaginoise s'élevait sur trois collines. Dans un lieu qui domine le rivage oriental de la mer, on trouve l'emplacement d'une chambre spacieuse qui communique à plusieurs autres moins grandes. Dans toutes, on voit des débris de colonnes de porphyre et d'autres

marbres précieux. Mais nulle part, autour de ces ruines, on ne se douterait, à voir la barbarie qui y règne depuis des siècles, que là fut l'un des peuples les plus instruits, les plus industriels du monde.

Quant à Tunis, ce n'est une ville remarquable ni par sa population, ni par ses bâtiments publics ou particuliers. Les maisons n'ont, en général, qu'un étage.

Le palais du bey est le plus bel édifice de la ville. On y entre par quatre portes superbes, une sur chaque façade, et il est surmonté de hautes tourelles qui s'élèvent à chaque angle. Les cours sont spacieuses; les galeries sont surchargées d'ornements, et les appartements sont d'une magnificence en rapport avec la puissance et le rang de celui qui les habite.

Tunis renferme plusieurs collèges et écoles où sont élevés les docteurs de la loi mahométane et d'autres individus.

Exempts, dit-on, de l'orgueil, de l'insolence et de la barbarie de leurs voisins, les habitants de Tunis sont affables, de mœurs douces, obligeants, hospitaliers envers les étrangers, et fidèles à leurs engagements.

C'est dans cette ville et parmi ces habitants que l'on conduisait Henri.

Comme les vivres ne sont pas chers à Tunis, l'Arabe qui était resté propriétaire du pauvre fifre lui donna, après l'avoir fait jeûner toute la route, un peu de viande infecte et une mince portion de couscousou vieilli.

Après quoi on le conduisit, pour lâcher de le vendre, chez un des habitants riches de la ville.

Celui-ci reçut l'Arabe et son esclave sous un ves-

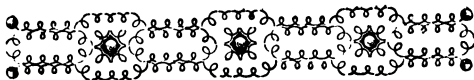
tibule ouvert et entouré de bancs, à l'entrée de sa maison.

C'est là que les Tunisiens de qualité reçoivent les visites et expédient leurs affaires; car peu de personnes, même au plus proche degré de parenté, sont admises dans l'intérieur, excepté en quelques occasions extraordinaires.

« Tu ne feras point fortune ici avec ton jeune esclave chrétien, dit le Maure de Tunis à l'Arabe. Le bey, qui tient à éviter tous les prétextes que les Français pourraient prendre pour le faire déloger comme ils ont fait du dey d'Alger, ne permettra pas qu'on trafique ici d'un prisonnier enlevé à l'armée française. Ton motif est bon, ta vocation d'un vrai croyant; mais crois-moi, pars au plus vite pour Tripoli avant que notre bey ne s'empare de ton esclave, pour le rendre peut-être sans rançon à ceux à qui tu l'as pris. A Tripoli on n'est pas si voisin des Français, on les connaît peu, et on les y redoute moins qu'à Tunis. Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. Pars, car tu pourrais compromettre ma maison. »

L'Arabe, qui aurait plutôt coupé la tête à son prisonnier que de le laisser échapper sans bénéfice, quitta Tunis sans y coucher, et se joignit à une caravane qui se rendait à Tripoli.





CHAPITRE VII.

Route de Tunis à Tripoli. — Aspect de Tripoli. — Richesse des beys de Tripoli. — Les filles du bey. — Funérailles à Tripoli. — Superstition des Maures. — Mariages maures. — Dames maures. — Heurt est vendu.

Rien n'égale la sombre tristesse des forêts immenses que la caravane traversa. Les lions et les tigres, attirés par l'odeur des bestiaux qui en faisaient partie, poussaient autour d'elle les plus affreux rugissements, qui s'accroissaient encore à mesure que l'on approchait des repaires de ces animaux.

La caravane fut, de temps à autre, obligée de s'arrêter plusieurs jours près de ces forêts, afin de n'être pas surprise dans le désert par l'ouragan. Ceux qui fréquentent ces vastes solitudes prévoient, à l'aspect de cieux, ces vents mortels, plusieurs heures avant qu'ils viennent à souffler.

Les tentes n'étaient pas plus tôt dressées qu'un bruit particulier qui se faisait entendre dans la forêt indi-

quait que les bêtes féroces en gagnaient la lisière, pour de là se jeter sur leur proie aussitôt que le moment propice s'offrirait. Le jour, on n'entendait aucun bruit extraordinaire ; mais dès que l'obscurité venait, de continuels rugissements annonçaient l'approche du lion. Dans l'après-midi, on apercevait la panthère et le tigre, s'approchant de la caravane insensiblement et par de fréquents détours.

Au campement on plaçait d'abord au centre les tentes où étaient les femmes, les enfants et les troupeaux de moutons ; venaient ensuite les bestiaux, et enfin les chameaux, les chevaux et les chiens. On environnait le tout d'un cercle de feux, que l'on tenait constamment allumés pendant la nuit. Si, par hasard, l'un de ces feux commençait à s'éteindre, on entendait aussitôt le lion se rapprocher de la caravane en rugissant ; alors les moutons tremblaient comme s'ils eussent eu la fièvre ; les chevaux, devenus immobiles, étaient à l'instant même couverts d'une sueur produite par la frayeur qu'ils éprouvaient, et les bestiaux faisaient entendre les cris les plus plaintifs ; les chiens, non moins intimidés, se levaient de toutes parts, se rassemblaient sur un seul point, et semblaient vouloir, par leurs aboiements réunis, effrayer leur redoutable ennemi, que rien cependant ne pouvait éloigner, si ce n'est la brillante clarté du feu.

On arriva enfin dans la régence de Tripoli.

Ce gouvernement qui est placé, seulement pour la forme, comme l'était autrefois Alger, et comme l'est encore Tunis, sous la puissance du sultan de Constantinople, comprend quatre provinces : deux sur la côte, que l'on appelle Maritime et Méditerranée, et deux très montagneuses qui portent la nom de Garrian et

de Messulata. Les deux premières renferment la Cyrénaïque des anciens, connue aujourd'hui sous le nom de Libye.

C'est dans la Libye que florissaient jadis Arsinoé, Cyrène, Apollonie, Ptolémaïs et Bérénice, aujourd'hui Benghazi, qui formaient ce qu'on appelait la Pentapole ou les cinq villes. On voit encore de belles ruines de chacune d'elles.

La régence de Tripoli est bornée à l'est par le désert de Barcah, qui la sépare de l'Égypte; au sud par le Fezzan, qui a Mourzouk pour ville principale, et qu'il ne faut pas confondre avec le pays de Fez, aujourd'hui dépendant de l'empire de Maroc, dont il est voisin; à l'ouest sont la régence de Tunis et le pays des Dattes, ainsi nommé à cause de la grande quantité de dattiers qui le couvrent.

Tripoli, que les anciens appelaient *Aæ* et que les Maures nomment *Tarables*, est bâtie sur une langue de terre qui s'avance à une petite distance dans la mer. Elle est défendue par des fortifications importantes, mais moins redoutables que n'étaient celles d'Alger, même avant la conquête des Français.

La régence et la ville de Tripoli sont gouvernées comme Tunis par un bey, qui a aussi le titre de pacha de la Porte ottomane ou du sultan des Turcs, quoique depuis assez longtemps déjà sa famille ait conquis l'hérédité.

Son château, qui est fortifié, est un grand bâtiment carré irrégulièrement construit, mais néanmoins d'un aspect imposant, surtout vu du port. On y entre par une grande porte et deux petites. On le regarde comme à l'abri de toutes les tentatives des Maures et des Arabes : car les souverains de

ces pays sont toujours obligés de se tenir en garde contre leurs sujets et les membres de leur propre famille, qui se font de l'assassinat un moyen ordinaire de parvenir à la domination. La salle de cérémonie, que l'on trouve en entrant dans le château du bey de Tripoli, est d'une architecture grande et curieuse. Un trône étincelant de pierreries et d'or s'élève en face de la porte à l'extrémité opposée. A droite et à gauche sont des colonnes de marbre noir qui produisent un majestueux effet.

Les caravansérails ou hôtelleries de Tripoli, les mosquées, les maisons des consuls et des principaux habitants sont construites en pierre et régulièrement blanchies à la chaux deux fois par an.

Les habitations du peuple sont bâties en terre, en petites pierres et en mortier. Elles sont carrées, ont une cour au milieu et jamais plus d'un étage. La cour est généralement pavée en pierres de Malte, île située presque en face de Tripoli, dans la Méditerranée et dans le voisinage de la Sicile. Le toit plat des maisons sert de promenade, surtout aux femmes qui y prennent le frais.

Aucune maison particulière, excepté celles des consuls étrangers, n'a de fenêtre sur la rue; et, quoique quelques-unes des habitations aient deux étages, elles sont loin d'être aussi somptueuses que celles de Tunis et d'Alger, car elles ne sont le plus souvent garnies que de quelques coussins et de tapis.

Il y a ordinairement dans toutes les maisons, aux deux extrémités de chaque pièce, une espèce de sou-pente en planches, de quatre pieds de hauteur, où l'on monte par un petit escalier; elle est garnie d'une

balustrade avec des ornements en bois, et au-dessous il y a toujours une porte. Ces soupentes contiennent le ménage complet d'une femme ; dans l'une se trouve son lit, dans l'autre sa garde-robe et celle de ses enfants ; on y met jusqu'à la table, jusqu'aux provisions et aux ustensiles de cuisine. Le milieu de la pièce est complètement libre.



Une Mosquee

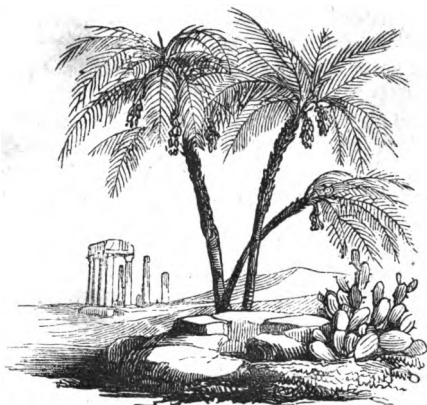
Parmi les mosquées de Tripoli, il y en a une magnifique. Le comble, composé de petites coupes, repose sur seize colonnes de superbe marbre gris.

Les bazars ou marchés occupent une partie considérable de la ville de Tripoli, et sont tenus avec le plus grand soin. Il y en a un qui est consacré à la vente des étoffes de laine du Levant et à celle des esclaves qui viennent de l'intérieur de l'Afrique, et principalement du Darfour ou Bornou et de Tombouctou.

Le bain public des hommes, à Tripoli, est remarquable. Il est recouvert d'un dôme percé de petits trous qui donnent passage à la vapeur, et il y a au centre une dalle, sur laquelle se reposent les baigneurs, après avoir été frottés avec des gants de serge rude et grossière. Ils se rendent ensuite dans une chambre qui communique au bain par un long corridor, et ils y prennent le café.

On venait de sortir de vastes et arides plaines de sable, quand l'aspect des environs de la ville, qui vient d'être décrite, reposa enfin agréablement la vue des voyageurs de la caravane ou se trouvait le pauvre enfant, insensible, lui, dans sa déplorable position, aux charmes des plus beaux paysages, même après les affreux déserts.

Des maisons de campagne, des bosquets d'orangers, de superbes jardins, d'innombrables fontaines, et le luxe le plus complet de la nature, exprimaient des beautés que l'on rencontre rarement ailleurs. On y voyait des amandiers, de magnifiques pêchers, des figuiers, des pommiers, des poiriers, des pruniers, des vignes, des mûriers, et surtout des dattiers, qui sont supérieurs aux environs de Tripoli, pour le fruit qu'ils portent, à ceux d'Égypte et même à ceux du pays des Dattes, qui est derrière l'Algérie et l'Atlas, le long du Grand-Désert.



Dattiers.

Le dattier, qui est de la famille des palmiers, et qui est d'une si grande utilité en Afrique, produit des fruits jaunes, bruns, verts, noirs et rouges. On nomme ces derniers *dattes de cheval*, parce que les chevaux les aiment beaucoup; on en donne les noyaux aux chameaux.

Les Tripolitains savent extraire du dattier, avant la maturité de son fruit, leur boisson favorite, qu'ils nomment *lakby*. Ils se servent pour cela à peu près du même procédé que les habitants d'autres parties de l'Afrique emploient pour extraire du palmier un vin rafraîchissant. L'arbre ayant été dépouillé de son écorce vers le sommet, ainsi que de toutes ses branches, on fait au milieu un trou rond et profond, et

une longue incision pour donner passage à la liqueur, qui, excitée par la chaleur du soleil, coule presque immédiatement dans une jarre. Souvent le lackhy coule pendant un mois d'un même dattier et produit dix pintes par jour. On marque ensuite l'arbre, qui ne produit plus de fruit qu'au bout de trois ans. Lorsque l'arbre meurt, il sert encore à faire du bois de charpente.

Le *lotus*, dont le fruit servait de nourriture à un peuple fameux dans l'antiquité, et nommé à cause de cela peuple des Lotophages, croît en quantité dans une plaine qui avoisine Tripoli. Le lotus est grand et bien fourni de branches. Son fruit est renfermé dans une cosse; et parvenu à la maturité, il est doux et nourrissant.

On croit qu'une peuplade qui est venue s'établir à la fin du dernier siècle ou au commencement de celui-ci dans les montagnes de la régence de Tripoli, descend des anciens Lotophages. Les individus qui la composent creusent leurs demeures dans la terre, jusqu'à une profondeur d'environ vingt pieds. De chaque côté de leurs excavations, ils pratiquent différents compartiments destinés à coucher la famille et à serrer les subsistances. L'entrée de la demeure est en pente et assez haute pour donner passage à un chameau. Là, dès que la nuit vient, chaque famille se retire avec son bétail, et y passe même quelquefois le jour.

Le climat de Tripoli est généralement salubre, quoique le *sirocco*, vent funeste et destructeur, y souffle assez fréquemment, surtout en automne; il dure rarement plus de trois jours chaque fois qu'il se fait sentir.

Au moment où la caravane allait entrer dans Tripoli, le bey sortait des murs de la ville avec une suite nombreuse.

Il portait ce que les Maures appellent un baracan. Ce vêtement flottant était fait d'un tissu bleu clair, sous lequel se voyait un cafetan jaune, brodé en or et en argent. Le baudrier du bey était garni de pierreries, et une draperie d'or passait par-dessus son turban, et pendait avec ampleur de chaque côté. Le turban était en outre surmonté d'une grande griffe en pierreries, jointe à un croissant d'or. Le bey montait un fougueux cheval noir, qui semblait rivaliser de splendeur avec son maître. Quatre housses, rehaussées d'or et de pierres fines, le recouvraient l'une par-dessus l'autre, et étaient de grandeur décroissante pour qu'on les pût apercevoir toutes. Le devant de la selle était garni d'or, et douze rubis et douze émeraudes en achevaient l'ornement ; les étriers, d'une grande dimension, étaient d'or poli. Huit chaînes d'or massif, qui venaient battre jusque sur les genoux du fier animal, s'étagaient sur son poitrail d'un noir de jais, et scintillaient au soleil comme des guirlandes d'étoiles.

Le bey était alors occupé à faire les honneurs de sa capitale et des environs à un prince noir venu de de la ville et du royaume de Bornou, qui s'appelle aussi le Darfour. Ce royaume est situé au-delà du Grand-Désert et du pays de Tibbous, entre l'immense Soudan et le Kordofan.

Ce qu'il y avait de plus frappant dans le costume de ce prince, c'étaient les perles dont il était paré, et qui, toutes, étaient d'une grosseur extraordinaire. Il portait de larges boucles d'oreilles, montées en

diamants du plus grand prix ; il n'avait pas d'anneau au nez, comme on a longtemps prétendu que les personnes de marque en portaient à Bornou.

Tous les despotes de la Barbarie possèdent des trésors considérables, parce qu'ils ne font qu'amasser sans jamais rien dépenser. Il n'est même pas rare de les voir employer des juifs à faire fondre de vieux canons de cuivre, pour en faire de la monnaie.

Henri ayant osé demander quelle était à Tripoli la paye ordinaire du soldat, on lui répondit, « qu'elle consistait en ce que chacun pouvait dérober par force ou par adresse. »

C'est ainsi que les richesses du souverain s'accroissent sans cesse. Aussi voit-on dans son palais des rafraichissements offerts sur des tables de nacre de perle et d'argent ; des guéridons d'or ciselé de trois pieds de diamètre et placés sur des supports du même métal.

Dans une visite que rendit une dame européenne à l'épouse du souverain de Tripoli, le café fut servi dans de très petites tasses de porcelaine, placées dans d'autres tasses d'or travaillées en filigrane, sans soucoupes, sur un guéridon d'or massif. Ce guéridon, qui était d'une grandeur extraordinaire et richement relevé en bosse, était porté par deux esclaves superbement vêtus qui le présentaient à chaque personne de la société. On apporta ensuite des rafraichissements sur des tables de la plus belle marqueterie, et qui n'avaient qu'un pied de haut. Après la collation, les esclaves parfumèrent l'appartement avec des encensoirs d'argent à jour, et offrirent à l'étrangère, une serviette dont les extrémités étaient brodées en or, à la hauteur d'une demi-aune.

Malgré toute la splendeur qui les environne, les filles du bey ne sont nullement indifférentes aux soins domestiques. Elles tricotent, travaillent au métier, brodent, et même filent la laine. Elles surveillent aussi la préparation des aliments, et celles qui sont mariées assistent aux repas de leur époux.

Elles obtiennent rarement la permission de sortir du palais ; mais quand cela a lieu, elles sont environnées d'une garde et d'une suite nombreuses. Leur approche est annoncée par des cris bruyants. Elles sont éclairées par un grand nombre de flambeaux, et précédées de parfums et d'aromates que l'on brûle dans des vases d'argent, et dont la fumée élève autour d'elles un nuage épais. La loi prononce la peine de mort contre quiconque pourrait se trouver dans la rue dans ce moment, et se permettrait de les regarder passer.

La caravane venait de franchir l'une des portes de Tripoli. Henri fut aussitôt abasourdi par les cris de *voulliah-vou*, qui s'échappaient de plusieurs maisons et retentissaient au loin dans les rues. Ces cris, répétés sans cesse par tous les parents et tous les domestiques des personnes récemment mortes, servent à réunir toutes les femmes de la connaissance de la famille, ou qui en dépendent, afin de venir se lamenter sur le corps du défunt, et pleurer avec ses plus proches parents. Chacune d'elles prend à son tour la veuve ou la mère inconsolable, la place sur son épaule, et crie sans interruption, pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'enfin l'infortunée tombe sans connaissance de leurs bras sur le plancher. On loue en outre un certain nombre de femmes qui poussent des lamentations étudiées autour du cercueil, que l'on

place à cet effet au milieu de la cour de la maison, et sur lequel elles se déchirent le visage.

Quand une personne est à l'agonie, on lui donne une cuillerée de miel, qui souvent la suffoque. Comme, d'après leur religion, les habitants de Tripoli ne croient les morts heureux que quand ils sont en terre, dès que quelqu'un est décédé, ils s'empressent de laver le corps pour l'inhumer le plus promptement possible, ce qui cause de graves et nombreuses erreurs.

Si c'est une femme qui est morte, le cercueil est couvert des plus riches vestes brodées qu'elle possédait. On place à la tête du cercueil d'un homme son turban aussi orné qu'on le peut, et aussi grand que le permet son rang.

Les turbans indiquent tout de suite à ceux qui ont l'habitude d'en voir le rang de ceux qui les portent. On reconnaît, à la manière dont ils sont pliés, à leurs dimensions et à leurs formes, les grades militaires dans l'armée et dans la marine, la hiérarchie des dignités ecclésiastiques, et on apprend par eux à distinguer les particuliers et les princes du souverain. La largeur du turban se développe selon le rang de celui qui le porte.

Au lieu d'un turban, on attache à la tête du cercueil d'une femme un gros bouquet de fleurs. Le corps est souvent porté par les plus proches parents du défunt, qui, dans le trajet jusqu'au cimetière, sont remplacés par quelques-uns de ses amis, ou par des personnes qui dépendent de la famille. Tous sont si empressés de rendre ce dernier devoir, que le cercueil est continuellement et alternativement changé d'épaules.

Pendant la durée du deuil, tous les ornements sont

enlevés des appartements. On n'y voit ni rideaux, ni glaces, ni tapis. Les esclaves portent leurs bonnets retournés et se dépouillent de leurs colliers. Alors aussi les dames ne se teignent plus les pieds ni les mains selon l'usage, et ne se parent plus de bracelets ni de pierreries. Lorsque la veuve d'un homme de distinction prend le deuil, elle se rend au bord de la mer, s'y fait peigner avec un peigne d'or, puis tresser et entrelacer les cheveux de rubans blancs, à la place des rubans noirs qu'elle portait auparavant. Elle remplace également son bandeau d'or, enrichi de diamants, par un bandeau blanc. Le temps fixé pour le deuil d'une veuve est de quatre mois et dix jours. Ce temps expiré, elle se rend de nouveau sur le rivage de la mer. On y porte le même peigne d'or dont elle a fait précédemment usage, plus quatre œufs frais. La veuve donne ces œufs à la première personne qu'elle rencontre, et cette personne, fût-elle celle du bey lui-même, est obligée d'accepter les œufs. On croit qu'ils renferment tous les malheurs de la veuve, et l'on n'est pas par conséquent très flatté d'être la première personne rencontrée; mais c'est une coutume si fermement établie que qui que ce soit ne se permettrait de refuser les œufs. Rendue sur le rivage, la veuve est peignée de nouveau, et le peigne qui lui a servi est jeté dans la mer. De cette heure seulement elle est libre de se remarier.

La superstition des Maures, particulièrement à Tripoli, est, comme on voit, des plus grandes. Jamais une femme maure ne jette l'eau chaude à terre sans s'écrier auparavant : « Je n'ai nulle intention de vous faire du mal, ne m'en faites donc pas non plus. » Cela tient à ce que les Maures et les Arabes croient à l'existence d'esprits ou de génies habitant sous terre, et qui ont

de l'influence sur les destinées des hommes. Ils attachent aussi une grande importance à ce qu'ils appellent *le mauvais œil*. Hommes, animaux, meubles même, tout est pourvu d'un charme pour repousser le mauvais œil. Ce charme consiste en une petite main peinte sur la chose qu'ils veulent préserver. Sur les bracelets d'argent et les autres bijoux des femmes, ce sont deux triangles gravés qui se coupent à angles droits. Les mules, les chameaux et les chevaux ont des triangles suspendus au cou. Sur les portes du château du bey, des mosquées, ainsi que sur celles des simples particuliers, il y a des mains peintes pour conjurer le mauvais œil. Il y a des personnes qui, pour obtenir un résultat plus certain encore, prennent ce que l'on pourrait appeler une infusion de Koran. La manière ordinaire de préparer ce dernier préservatif est d'écrire quelques passages du fameux livre de Mahomet, de brûler le papier et d'en avaler la cendre à jeun, mêlée à quelque liquide. Au nombre des superstitions des Maures, on compte encore l'aversion du noir, la manière d'exprimer le nombre *cinq* par quatre et un, et la scrupuleuse attention avec laquelle ils évitent de prononcer le mot *mort*. Ils croient aussi que les esprits font des courses sur la terre pendant la nuit, et le Maure qui se hasarderait alors hors de sa maison sans son *charme*, montrerait une force d'esprit peu ordinaire. Si une personne meurt subitement, on suppose qu'elle a été immolée par quelque démon familier. Le nombre treize, en société, est de mauvais augure; mais c'est une superstition ridicule qui a cours, comme on sait, ailleurs que dans la Barbarie.

Le cri funèbre de *voulliah-vou* n'avait pas cesse

de retentir aux oreilles du jeune sifre, qu'un chant non moins singulier se fit entendre.

C'était le chant de *lou lou lou*, exécuté pour les fêtes et les mariages, souvent par les mêmes pleureuses à gages qui ont été pousser tout à l'heure le lamentable *voulliah-vou* sur des cercueils.

Le chant de *lou lou lou* commence au moment où le cortège quitte la maison du père de la mariée, et cesse à son entrée dans la demeure de l'époux.

La mariée est ordinairement précédée d'une troupe d'hommes jouant sur des instruments appelés *tabor*s et portant des lanternes, car les mariages se font la nuit ou à l'approche de la nuit. Ceux-ci sont suivis par des esclaves chargés de paniers pleins de parfums, de bijoux et d'objets de toilette. Enfin devant la mariée, un esclave marche à reculons, lui présentant sans cesse un miroir pour qu'elle s'y contemple.

Si l'épousée est Arabe et qu'elle ait loin à aller, on la place dans un berceau d'osier ou dans une espèce de cage couverte d'une toile fine, que porte soit un chameau, soit un mulet, ou même un âne, selon la fortune des époux. Des cavaliers l'escortent, en faisant de continuelles décharges de mousqueterie et en exécutant différents tours d'équitation, dans lesquels les Arabes excellent presque tous.

Ces usages pour le mariage, à quelques modifications près, sont d'ailleurs ceux des vrais musulmans de tous les pays.

Quand la promenade est finie, la mariée reçoit les visites de ses amis, assise sur une espèce de trône élevé à six pieds de terre; elle est voilée et presque entièrement couverte de bijoux d'or et d'argent; elle

porte aux chevilles des pieds des anneaux d'or d'un poids extraordinaire.



Une Dame maure.

Une dame maure est environnée, dans son cabinet de toilette, d'une foule d'esclaves noires. L'une tresse ses cheveux, une autre les parfume, une troisième arrange ses sourcils, une quatrième place ses bijoux. Ses cheveux, divisés par derrière en deux grosses tresses, sont entremêlés de soie noire, parfumés de diverses essences, et poudrés d'un quarteron de clous de girofle, réduits en poudre très fine. Ses pieds sont peints

avec du jus de *henné*, ainsi que les doigts de ses mains, qui sont en outre couverts de bagues ; enfin on lui passe au cou un cordon où sont enfilés des charmes d'or et d'argent, comme des préservatifs contre un *mauvais œil*.

A Tripoli, comme à Tunis et à Alger et dans les autres parties de la Barbarie, l'emboupoint est considéré comme le type de la beauté chez les femmes. On dit que pour obtenir cette dernière perfection de la beauté, les femmes se nourrissent d'une graine appelée *el houba* qu'elles mêlent à leurs aliments ordinaires. Elles avalent aussi des bols de pâte échauffée à la vapeur de l'eau bouillante.

Le pauvre Henri ignorait qu'il y eût à Tripoli un consul représentant la France par lequel il aurait pu se faire réclamer ; de sorte qu'il fut exposé sur le marché parmi les esclaves à vendre.

Il portait toujours la croix du père Flanquette sur son cœur. Il posa la main dessus, afin d'être acheté par un maître moins barbare que celui qu'il avait eu jusqu'alors.

Ses pieds étaient en sang, son corps n'était presque plus qu'une plaie. Personne n'en voulait, tant il était devenu chétif pendant la marche de la caravane, où il avait été traité non pas seulement en esclave, mais en esclave chrétien, ce qui est le pire des traitements que l'on puisse supporter.

Deux ou trois fois on l'avait pressé de changer de religion ; mais Henri n'était pas fait pour renier le culte du Christ, et son noble orgueil de Français aurait seul suffi, au besoin, à le retenir dans le devoir et à lui défendre de céder aux menaces des musulmans.

Enfin, il se trouva quelqu'un qui l'acheta plutôt par

compassion que pour la valeur physique qu'on lui croyait.

L'idée qu'il allait échapper à son affreux Arabe laissa presque passage à un sourire sur les lèvres du malheureux Henri.

« C'est un fameux débarras, dit le misérable Bé-



Un Bédouin.

douin, car je ne l'aurais pas trainé plus loin ; si je ne l'avais pas vendu, j'en aurais fait dès demain deux morceaux, la tête et le corps. »



CHAPITRE VIII.

L'Égypte. — Souvenirs de la conquête des Français. — Alexandrie. — Le Caire. — Le Nil. — Les Pyramides et autres monuments d'Égypte.

L'homme touché de compassion qui avait acheté Henri était un jeune Arabe accoutumé au séjour des villes, et qui, par cela même, avait acquis un caractère plus sociable et plus doux. Il se rendait en Égypte.



Jeune Arabe.

Il soulagea son esclave autant que possible pendant ce pénible voyage à travers les déserts. Il ne le battit point impitoyablement, comme faisait son ancien maître, quand il tombait de lassitude du dos du chameau sur lequel on le perchait quelquefois, ou quand il ne pouvait plus suivre l'affreuse route à pied, ou bien quand il se permettait de solliciter une goutte d'eau pour étancher sa soif sous ce ciel de feu et sur ce sol sans ombre.

Les soins presque paternels de cet honnête propriétaire de sa personne ne tardèrent pas à rétablir sa santé naturellement excellente; et quand Henri arriva en Égypte, il s'y sentit revivre comme dans un pays européen.

D'ailleurs, ce nom seul de l'Égypte, dont le sergent de la *vieille* lui avait parlé tant de fois, eût suffi à ranimer son courage, à relever sa jeune énergie. A chaque pas qu'il faisait sur cette terre, il rencontrait le souvenir de quelque victoire des Français.

Ce fut en 1797 que les Français partirent, sous la conduite de Bonaparte, qui n'était encore qu'un général jeune d'années, mais déjà vieux de gloire. L'expédition était moitié militaire, moitié savante. On devait, non pas seulement conquérir l'Égypte sur la Turquie, aidée à cette époque de toute la puissance maritime de l'Angleterre; mais encore on devait, en remontant le fameux fleuve du Nil aux sources inconnues, conquérir, par l'étude des nombreux et antiques monuments épars sur ses rives, l'histoire mystérieuse de la contrée la plus anciennement célèbre du monde, et d'où sortirent les fondateurs et les civilisateurs de la Grèce et de l'Europe. Chaque victoire de l'armée devait en être une pour la science.

Il en fut ainsi pendant trois ans, aux Pyramides, à Aboukir, à Alexandrie, au Caire, et dans d'autres lieux témoins de la gloire française. L'Égypte fut entièrement conquise.

La peste commença dans Jaffa les malheurs d'une armée toujours victorieuse, mais qui ne se renouvelait jamais après ses pertes. Bonaparte, rappelé en France par les événements qui s'y succédaient avec rapidité et qui semblaient l'inviter à venir s'emparer du pouvoir souverain, quitta le champ de ses triomphes en Afrique, et laissa à une armée de quelques mille hommes le soin de défendre sa conquête contre les efforts réunis de tous les Musulmans et des Anglais.

L'assassinat du général Kléber, qui était à la fois la terreur et l'admiration des Égyptiens, fut, après le départ de Bonaparte, un malheur irréparable pour les Français. Leur petite armée, réduite à force de triomphes à trois ou quatre mille hommes, faisait encore trembler ses innombrables ennemis. Tel était le prestige victorieux dont elle était entourée, que, lorsqu'elle fut contrainte d'abandonner un pays où elle pouvait compter cinq à six mille adversaires par chacun de ses soldats, elle put dicter aux Anglais les conditions de son rembarquement et se faire ramener en France sur les vaisseaux de ses plus mortels ennemis, l'arme au bras et bannières déployées.

Si la conquête du territoire de l'Égypte fut perdue, la conquête scientifique de son ancienne histoire et de ses monuments restera, pour attester la grandeur de la France et la hauteur de ses vues. L'Égypte moderne elle-même, après avoir lutté avec tout le fanatisme de la religion musulmane contre les Français qui ve-

naient l'enlever au joug des Turcs, et se frayer par elle une route victorieuse jusqu'aux possessions anglaises des Indes orientales, devra aux idées de civilisation que nos armées ont laissées chez elle sa résurrection et sa grandeur nouvelle. La France, loin d'être regardée aujourd'hui comme une ennemie par l'Égypte, en est l'espoir et le salut. C'est à Paris que le souverain de cette féconde contrée, qui passa longtemps pour la nourrice et le grenier du monde, envoie ses jeunes sujets s'instruire à l'européenne; et la Turquie, pour ne pas rester au-dessous de ce pays, qui, étant déjà parvenu à s'en rendre indépendant, menace en outre de la conquérir presque tout entière, a été obligée d'imiter à son tour les chrétiens dans leurs coutumes et dans leurs arts. Les Égyptiens ont abandonné jusqu'au costume turc. Au lieu du turban, une légère calotte de drap à bouffettes épaisses et longues est la coiffure des jeunes Égyptiens; une redingote de drap, à collet bas et droit, étroite, peu longue et boutonnée jusqu'au cou, est leur vêtement ordinaire; un pantalon en tout semblable aux nôtres remplace les larges culottes à la Mameluck. L'armée égyptienne est disciplinée à la française; ce sont des Français qui l'organisent, souvent qui la commandent, et partout en Égypte la France est restée vivante et glorieuse.

Assurément l'infortuné Henri, s'il eût été plus instruit, aurait pu croire que, dans ce pays, sa liberté allait lui être rendue, sinon par la bonne volonté de son nouveau maître, au moins par celle, plus puissante encore, du vice-roi d'Égypte. Mais comment Méhémet-Ali aurait-il pu savoir qu'un pauvre fifre du 30^e de ligne se trouvait dans ses états, dans l'obscurité

position d'esclave, et d'esclave de passage? Personne ne le sut, pas même le consul de France à Alexandrie.

Henri n'avait pas assez d'instruction pour pouvoir se rendre compte des relations des peuples entre eux, et des progrès européens faits par quelques-uns. Loin d'être pour lui un encouragement à s'affranchir, les histoires que lui avait faites de la conquête de l'Égypte le père Flanquette lui laissaient supposer qu'il devait voir un ennemi naturel dans chaque habitant du pays qu'il rencontrait. Il s'estimait même heureux d'avoir un si bon maître au milieu d'un peuple qu'il supposait à tort si plein de vieilles rancunes contre les Français. Il faut ajouter à cela que ce nouveau maître, qui spéculait un peu sur son jeune esclave, et qui aurait été désolé de le perdre, tout en le traitant assez bien, le surveillait de près et ne lui laissait aucune communication avec les habitants du pays.

Henri traversa donc l'Égypte, sans se douter qu'il était en nation amie et qu'il lui aurait suffi d'élever la voix pour être sur-le-champ rendu à la liberté. Son maître ne resta qu'un jour à Alexandrie, et ce fut à peine si Henri eut le temps de contempler sur une hauteur voisine la masse imposante et d'une seule pierre de la colonne d'Adrien.

L'Égypte est bornée à l'ouest dans toute sa longueur par les déserts de Barkah et de Libye ; à l'est par la mer Rouge, qu'on nomme aussi golfe Arabique; seulement elle communique de ce côté, par une étroite langue de terre, qu'on nomme l'isthme de Suez, avec l'Asie ; la Nubie la borne au midi, et au nord elle baigne ses côtes dans la mer Méditerranée. C'est là que se trouve Alexandrie, la capitale de l'Égypte.

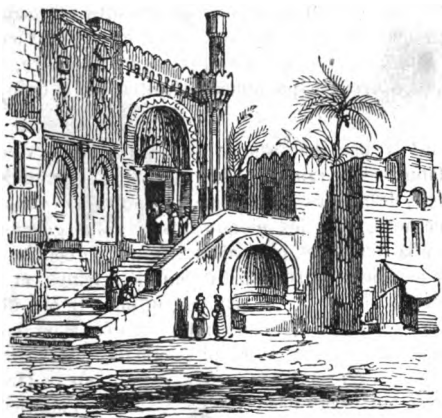
Alexandrie, qui doit son nom à Alexandre-le-Grand, son fondateur, eut longtemps un commerce qui s'étendit par tout l'univers. Elle continua d'être une ville très florissante sous le règne des Ptolémées, qui dura près de trois cents ans. Elle renfermait alors une bibliothèque qui n'avait pas d'égale dans le monde et où se trouvaient presque tous les trésors de l'antiquité. Le calife Omar, de sauvage mémoire, la dévoua aux flammes lors de la prise d'Alexandrie par son général Amrou.

« Si, lui dit-il, les livres de cette bibliothèque ne contiennent que ce qui est dans le Koran, ils sont inutiles ; s'ils renferment quelque chose de contraire, ils sont dangereux : c'est pourquoi il faut les détruire. » En conséquence de cet ordre, ils furent distribués à ceux qui tenaient les mille bains publics de la ville, et suffirent à les chauffer pendant l'espace de six mois. Comme les exemplaires des ouvrages, tous écrits à la main, étaient fort rares alors, nombre d'auteurs périrent cette année-là jusque dans le dernier de leurs écrits et jusque dans leur nom.

Après avoir possédé une population de plus de trois cent mille âmes, Alexandrie tomba dans une décadence complète sous la puissance des Turcs ; on y comptait à peine quatorze à quinze mille habitants. Mais depuis que Méhémet-Ali a relevé l'empire d'Égypte et a fait d'Alexandrie le siège de ses forces militaires et maritimes, elle a repris un élan extraordinaire et semble devoir remonter bientôt au rang qu'elle occupait jadis. Sa position, à l'une des embouchures du Nil et sur la Méditerranée, suffirait à la rappeler à de hautes destinées

En remontant le Nil depuis Alexandrie, Henri

arriva dans la célèbre cité du Caire, bâtie près du lieu où s'élevait autrefois la Babylone d'Égypte. La population du Caire a été évaluée jusqu'à deux millions; mais on peut regarder ce calcul comme très exagéré. Il se fait dans cette ville un commerce immense, et pendant le temps des affaires du jour, les rues sont si remplies de monde qu'on a la plus grande peine à fendre la presse. Le maître de Henri s'arrêta plusieurs jours au Caire pour y faire des achats, des ventes et des échanges. Les rues par lesquelles Henri passa, lui parurent étroites, irrégulières et assez mal entretenues.



Mosquée d'El-Goury.

il remarqua la pittoresque mosquée d'El-Goury.

Il se promena plusieurs fois, à la suite de son maître, dans le vieux et dans le nouveau Caire, qui sont deux villes différentes, quoiqu'elles se touchent, et à Boulac, troisième ville, qui peut être considérée comme le port du Caire en général. Bâti pour la commodité des vaisseaux qui remontent le Nil vers la Haute-Égypte, il s'étend le long du rivage de ce fleuve jusqu'à une certaine distance, et représente tout le tumulte et la confusion du commerce. C'est le quartier préféré par les Européens.

Henri fut surtout frappé de la beauté des environs du Caire ; il ne pouvait se lasser d'admirer les bords du Nil, qui offrent en cet endroit des sites ravissants. Il visita encore l'île de Roudeh, située en face du Vieux-Caire, remarquable par son *mékrys* ou nilomètre, qui sert à mesurer chaque année la hauteur de la crue du Nil.

C'est à peu de distance du Caire que se voient les fameuses pyramides d'Égypte. Les Pyramides, auprès desquelles Bonaparte remporta la victoire de ce nom, sont les monuments les plus gigantesques à la fois et les plus anciens que l'on connaisse. Leur origine se perd dans la nuit des temps, et on ne sait ni comment, ni par qui, ni pour quelle destination elles ont été construites. Après avoir contemplé en passant leur physionomie extérieure, dépourvue d'ornements, mais imposante, Henri éprouva un grand désir de les visiter à l'intérieur. Mais son maître se souciait assez peu des monuments antiques, et il passa fort indifféremment avec son jeune esclave auprès de la grande pyramide elle-même.



Les Pyramides.

La grande pyramide est bâtie sur un rocher qui s'élève à la hauteur d'environ quatre-vingt-quatorze pieds au-dessus de la plaine; sa base est ensevelie dans le sable. Comme les autres, elle est bâtie avec des pierres qui n'ont pas plus de consistance que la craie. Cette pyramide fut, disent les anciens historiens, recouverte d'une autre sorte de pierre. Elle a été ouverte, on ne sait au juste ni dans quel temps, ni par qui; car tout est mystérieux dans les monuments de l'ancienne Égypte. On a cependant prétendu que ce fut Al-Mammoun, calife de Bagdad, qui la fit ouvrir, il y a environ mille ans, et que l'on trouva à son sommet une chambre où était une pierre creuse contenant une

statue semblable à celle d'un homme. Cette dernière renfermait elle-même un homme dont la poitrine était couverte d'une armure d'or, enrichie de bijoux, et ceinte d'une épée d'un prix inestimable; sa tête était ornée d'une escarboucle de la grosseur d'un œuf et brillante comme le soleil : sur cet homme étaient des caractères écrits à la main que personne ne put comprendre. Mais qui que ce soit qui ait fait ouvrir cette pyramide, et quelles que fussent les richesses qu'on y trouva, il n'en reste plus rien maintenant, qu'un sépulcre vide. Pour y parvenir, il faut descendre d'abord un passage de soixante - quatorze pieds de longueur. Au bout de cette galerie on parvient à la seconde, qui monte jusqu'à la distance de quatre-vingt-seize pieds. On trouve dans celle-ci une ouver-



Intérieur des Pyramides.

ture qui communique à un puits de trois pieds seulement de profondeur. La troisième ou grande galerie, qui se termine en une espèce d'arche très pointue, continue de monter jusqu'à cent vingt pieds plus loin. Du bout de cette galerie, un passage horizontal conduit à la chambre où se trouve le sépulcre.

Henri aperçut aussi près des Pyramides le sphinx colossal, monument que l'on suppose avoir été consacré au souvenir de quelque événement important, et que l'on a dit être, sans toutefois que l'on puisse former autre chose que des conjectures, l'emblème du gonflement du Nil, gonflement qui arrive dans les mois

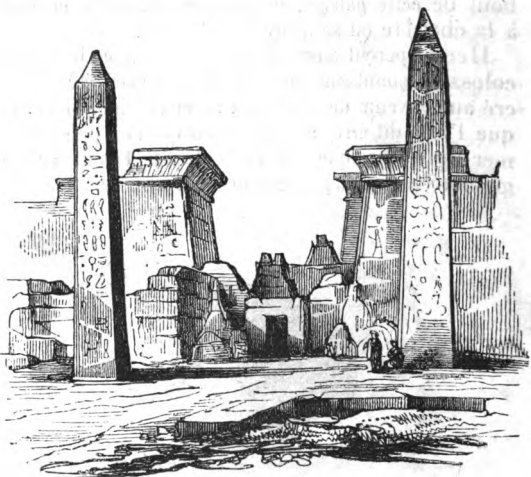


Le sphinx.

de juillet et d'août. Cette énorme statue a été sculptée sur la masse d'un rocher. Son corps, qui avait environ quatre-vingt-quatorze pieds de longueur, est

maintenant enseveli dans les sables, au dessus desquels sa tête s'élève à la hauteur de vingt-cinq pieds.

Henri aperçut aussi quelques-uns de ces obélis-



Obélisques.

ques fameux, chargés de caractères mystérieux, appelés hiéroglyphes, qui font encore le désespoir des savants.

Il vit aussi nombre d'antiques momies égyptiennes, recouvertes de leurs cercueils de bois peint et chargé d'hiéroglyphes, ou représentant l'image grossière du défunt. L'art des anciens Égyptiens pour l'embaume-

ment et la conservation des corps est célèbre depuis une multitude de siècles.

Dans le magnifique musée égyptien de Paris, on voit de ces momies entourées de leurs bandelettes, que l'on a retirées de leurs cercueils. Toutes n'appartiennent pas à des corps humains : les anciens Égyptiens mettaient presque autant de soin à conserver le cadavre des animaux domestiques, auxquels ils s'étaient attachés, que celui de leurs parents. Aussi voit-on des chiens, des chats, des oiseaux précieusement embaumés et entourés aussi de bandelettes. Le musée de Paris en possède un grand nombre.

Mais la grande merveille de l'Égypte, c'est le Nil, que remontait Henri avec son maître.

Le Nil, qui traverse l'Abyssinie, le Sennaar, la Nubie et l'Égypte, est une source inépuisable de fécondité pour ce dernier pays. Aussi a-t-on vu que, dans les temps antiques, les Égyptiens en faisaient l'objet de leur culte. Par son débordement, qui a lieu chaque année, un territoire qui ne serait sans lui qu'un désert aride devient une des contrées les plus fécondes de l'univers.

Alors les eaux bourbeuses du fleuve déposent au loin sur ses rives un limon qui engraisse le sol, en même temps qu'il putréfie ce qu'on a laissé ou négligé dans la récolte précédente, et le fait servir à l'accroissement de la végétation. Les années où le Nil n'opère pas son débordement complet sont, pour l'Égypte, des années de disette.

Rien n'est curieux et pittoresque comme l'aspect de l'Égypte à l'époque des inondations : vous diriez une vaste mer parsemée de villes et de villages flottants.

Aussitôt que les eaux se retirent et que les champs se découvrent, on sème toutes sortes de grains; et comme par la chaleur et l'humidité ils germent promptement, la face de la campagne prend bientôt l'apparence d'une vaste et riante prairie parsemée de bouquets de palmiers, et offre le plus admirable panorama que l'on puisse imaginer.





CHAPITRE IX.

La Nubie. — Les Ababdehs et les Bicharichs. — Les Nubiens. — Leurs villes, leurs demeures, leurs usages. — L'Abyssinie. — Les Abyssins, leur gouvernement, leur religion, leurs demeures, leurs églises. — Manière de prêter serment chez les Abyssins et de ratifier le serment.

Toujours en remontant le Nil, Henri arriva avec son maître à Esneh, dernière ville un peu considérable de la Haute-Égypte; de là son maître se dirigea vers Assouan, et ils entrèrent dans ces contrées que l'on confondait autrefois avec d'autres pays plus lointains encore sous le nom d'Éthiopie, et que l'on connaît à présent plus particulièrement sous ceux de Nubie et d'Abyssinie. La Nubie, au moins sur les deux bords du Nil, et jusqu'au-delà du royaume de Sennaar, est sous la dépendance de l'Égypte. Aux vestiges des anciens monuments qui la couvrent encore, on reconnaît que dans les temps antiques elle ne faisait qu'un avec elle. Placée presque tout entière entre les brûlants tropiques, elle est bornée

au nord par la Haute-Égypte, à l'ouest par le désert de Libye, qui se confond avec le grand désert de Sahara, à l'est par la mer Rouge ou golfe Arabique, et au midi par l'Abyssinie et le Kordofan, qui touche au Darfour ou Bornou.

La Nubie est habitée par des Arabes Bédouins et des Nubiens proprement dits, qui ont conservé la langue du pays.

Les Arabes habitent en général les montagnes qui séparent ce pays de la mer Rouge. Ils forment deux tribus, les Ababdehs et les Bichariehs. Les premiers occupent en outre une partie de la côte de la Haute-Égypte, sur la rive orientale du Nil.

Ils servaient autrefois de guides aux caravanes du pays de Sennaar, mais ils ont été supplantés par leurs ennemis, les Mahaguiens, qui afferment ce droit du souverain de l'Égypte.

Les Ababdehs, quoique riches, ont la plus infâme réputation. C'est un peuple sans foi et perfide, même envers ses amis. Aucun serment ne lie un Ababdeh, s'il n'y joint ces mots : « Par l'espérance que j'ai de conserver la santé » ; ce qui prouve qu'ils aiment fort à se bien porter. Ils ne tiennent à leur parole que par amour pour leur santé.

Leurs chameaux et leurs dromadaires sont les meilleurs de la Haute-Égypte. Comme ils ont peu de chevaux, c'est sur leurs chameaux qu'ils combattent quand ils sont en guerre avec les autres Arabes. Leurs armes sont la lance, le bouclier et l'épée.

Ils font un grand commerce de charbon d'acacia, arbre qui croît en profusion dans leurs montagnes.

Les Bichariehs sont d'une nature encore plus déplorable que celle des Ababdehs. Ils sont si voleurs

qu'ils dépouillent même ceux qui leur accordent l'hospitalité. Ils instruisent leurs enfants à faire sur des chameaux des courses pour butiner jusqu'à Dongolah, ville importante de la Nubie et sur la route fréquentée de Sennaar. Ils ne se servent que d'arcs et de flèches pour armes. Ils aiment à boire, dit-on, le sang chaud d'un mouton qui vient d'être tué, et ils ont une prédilection particulière pour la moelle crue du chameau. Ils font un grand commerce des plumes de l'autruche qui est très commune dans leurs montagnes. Ils prennent en échange des chemises de toile et du dhoura qu'ils considèrent comme une grande friandise et qu'ils mangent en grain.

On ne peut traverser en sécurité le pays des Ababdehs et des Bicharichs qu'en payant bien leurs services et après s'être fait donner un de leurs plus proches parents en otage.

A tous leurs défauts ils joignent une superstition sans bornes. Un voyageur ayant voulu avoir avec l'un d'eux un moment d'entretien et lui ayant fait l'offre d'une chemise à cet effet, l'Arabe s'élança dans une cour voisine et s'enfuit à toutes jambes, en prétendant que le voyageur possédait des sortilèges et voulait s'en servir au préjudice de sa tribu.

Les Nubiens sont d'un caractère tout différent. Ils sont doux et hospitaliers. Ils ont le vol en horreur, et celui qui s'en rend coupable est expulsé du village, de la vallée ou de la wadi à l'unanimité des habitants. Les Nubiens sont entreprenants, amis de leur pays et de l'indépendance.

Ceux qui sont voisins de l'Égypte sont Musulmans; ceux qui sont rapprochés de l'Abyssinie sont en grand nombre chrétiens.

Les Nubiens sont généralement forts et musculeux et ont de beaux traits. Leur taille est un peu moins élevée que celle des Égyptiens; ils n'ont pas de moustaches et ne conservent leur barbe, qui est peu fournie, que sous le menton.

Les femmes sont douées d'une jolie physionomie et de manières agréables. Elles sont chargées de tous les travaux du ménage. Les hommes s'occupent de la culture des terres. Les femmes tissent des mantes de laine et des étoffes grossières de coton dont elles font des chemises.

On fait aussi en Nubie des nattes, des vases à boire en bois de dattier, et de grands plats sur lesquels on sert le pain de dhoura. Ce pain est très grossier et se fait sans sel; on le cuit sur la plaque de fer, si en usage parmi les Arabes Bédouins. L'opération entière de la mouture, du pétrissage et de la cuisson n'excède pas dix minutes. Chaque matin les femmes moulent la quantité de grain nécessaire pour la journée, car les Nubiens ne conservent jamais de farine.

Les pains, qui sont très minces, sont placés les uns sur les autres à table. On mange peu de viande en Nubie. On y boit un vin tiré du dattier et une autre liqueur très nourrissante qui ressemble assez à la bière.

Dans une partie de la Nubie, les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une chemise de toile bleue ou le manteau de laine des habitants de la Haute-Égypte. Leur coiffure est un bonnet de toile blanche avec quelques chiffons alentour en forme de turban. Les enfants vont nus. Les femmes portent des jupons de laine ou de toile, des boucles d'oreilles et des colliers de verroterie. Elles laissent flotter leur chevelure en boucles

sur le cou, et des glands de verres de couleur ou de pierres précieuses sont attachés derrière leur tête.

Les riches portent aux chevilles des pieds des anneaux d'argent ou de cuivre. Les plus pauvres se contentent d'ornements de paille tressée.

Comme les Nubiens sont presque toujours armés, le premier soin d'un jeune homme est d'acheter un couteau court et courbé qu'il porte sous sa chemise, attaché au-dessus du coude gauche. Lorsqu'il voyage d'un village à un autre, le Nubien s'arme d'un long bâton ferré à l'un des bouts, ou bien de sa lance et de son bouclier. Celui-ci est d'une grandeur indéterminée, mais la lance a presque toujours cinq pieds de long. Il y en a qui portent des boucliers faits de peau d'hippopotame, animal amphibie presque aussi commun que le crocodile sur les bords et dans les eaux de ces parties peu fréquentées du Nil.

On ne voit pas encore beaucoup d'armes à feu en Nubie, malgré le voisinage de l'Égypte. Les munitions y sont rares et très chères. Quelques cartouches sont toujours regardées comme un présent des plus agréables de la part des voyageurs.

Les Nubiens construisent ordinairement leurs demeures soit en terre, soit en pierre sèche; celles qui sont par hasard bâties en pierre s'élèvent sur la pente des collines et se composent de deux constructions rondes et séparées, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Elles ont peu de hauteur et sont couvertes en paille de dhoura, qui dure jusqu'à ce que les bestiaux la mangent, et elle est alors remplacée par des feuilles de palmier.

Dans les villes, les maisons sont bâties d'une manière un peu plus solide. Elles ont au centre une espèce

de grande cour, autour de laquelle sont disposés les logements de la famille.

De même que chez la plupart des Orientaux, on ne trouve dans la demeure d'un Nubien qu'un petit nombre d'ustensiles de ménage. Ils consistent pour l'ordinaire en une demi-douzaine de jarres de terre d'environ cinq pieds de haut, qui renferment toutes les provisions de la famille; en une meule à bras, une hache, quelques plats de terre, et quelques bâtons ronds qui supportent le métier à tisser.

Les principales richesses des campagnes consistent en chameaux, en moutons, en chèvres et en vaches. Celles-ci sont de moyenne taille; elles ont de petites cornes, et sur le dos, au-dessus des épaules, une loupe de graisse. Cette race, qui est inconnue en Égypte, commence à Dongolah et s'étend, en Nubie, le long du Nil.

Les chameaux sont plus vigoureux et plus propres à la fatigue que ceux de la Haute-Égypte; leur poil est court, et l'on prétend qu'il y en a, chose peu croyable, qui n'ont aucune bosse sur le dos. Le dromadaire, ou chameau à une bosse, est considéré en Nubie comme le plus précieux des animaux.

Le mouton n'y porte, au lieu de laine, qu'un poil court, semblable à celui des chèvres.

Il est peu de familles nubiennes qui ne possèdent deux ânes pour le transport des récoltes. Les riches possèdent deux ou trois chevaux.

Dans les combats que se livrent ces peuples, c'est ordinairement la cavalerie qui décide tout. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils couvrent le dos, les flancs, le poitrail et le cou de leurs chevaux, d'une étoffe de laine doublée de coton serré et piqué qu'ils

appellent *lebs* et qui est impénétrable à la lance et à l'épée.

Les animaux féroces du reste de l'Afrique, tels que les lions et les tigres, sont très communs dans la Nubie.

On y voit aussi les hautes girafes à la robe tigrée, au long cou, à l'œil grand et noir sur une petite tête, et aux pieds de devant plus longs que ceux de derrière. C'est de cette partie de l'Afrique qu'est venue celle qui est un si grand objet de curiosité au Jardin des Plantes à Paris.



Temple de Derr.

Henri et son maître, après être entrés dans la Nubie par Asouan, avaient pris la route de Derr, en remontant toujours le cours du fleuve. Ils virent sur le penchant d'une colline rocailleuse, dans le voisinage de cette dernière ville, ou plutôt de ce grand village, situé au milieu d'une forêt de dattiers, un temple dont la structure dénotait une haute antiquité. Il était entièrement taillé dans le grès du rocher, et l'on apercevait encore, à travers trois rangs de pilastres, les jambes d'une statue bizarre et colossale.

Un fragment du rocher, dont une portion était tombée, représentait une bataille. Le général, sur son chariot, s'y montrait poursuivant l'ennemi, qui se retirait vers un lieu boisé et marécageux, en emportant ses blessés. Sur un autre, on voyait des prisonniers, les mains liées derrière le dos, amenés devant le bourreau, qui en exécutait un. Sur le mur opposé était représentée une autre bataille; les prisonniers de guerre y étaient amenés devant un Osiris à tête de chat-huant, un de ces bizarres dieux de l'ancienne Égypte qui dénotent jusqu'où peut se laisser emporter la folle imagination des hommes lorsqu'elle ne s'arrête pas à un seul, grand et immuable Dieu que l'univers indique assez partout, mais dont on voudrait en vain atteindre et rassembler les gigantesques proportions. On voyait aussi sur les murs et les pilastres du temple de Derr un géant à deux têtes et à quatre bras; des figures, diversement sculptées, se donnant la main deux à deux; d'autres en longues robes, à la tête rasée et portant un canot sur leurs épaules, et enfin une foule d'images bizarres.

De Derr à Dongolah, les voyageurs rencontrèrent une tribu d'Arabes, dont les troupeaux couvraient les rives inhabitées du fleuve et ses îles. Leurs tentes étaient faites de feuilles de palmier; elles étaient séparées en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Malgré leur pauvreté, ces Arabes, éloignés de tous les autres, refusaient leurs filles aux Nubiens, et tenaient à conserver leur race sans mélange. Ils entraient, pour la plupart, au service des gouverneurs de la Nubie, qui les employaient comme gardes ou comme guides lorsqu'ils voyageaient dans leurs domaines. Pendant ce temps,

leurs femmes et leurs enfants habitaient seuls les tentes de palmier.

Arrivés à Mahars, Henri et son maître virent le roi du pays. C'était un noir d'assez triste mine; il était environné d'une demi-douzaine d'esclaves, armés de lances et de boucliers. Entre Mahars et le Sennaar, le long du Nil, Henri ne rencontra pas moins de vingt petits états dont les chefs, dépendant plus ou moins du pacha d'Égypte, se donnaient ainsi le titre de *mleek* ou de roi. Quoique chacun d'eux pût disposer à son gré de la propriété de ses sujets, il n'avait garde toutefois d'attenter à leur vie, attendu que ceux-ci jouissaient du droit de représailles sur lui et sur sa famille.

Henri remarqua, non sans terreur et sans songer amèrement à son propre sort, que les principaux habitants de Mahars étaient marchands d'esclaves. Ils expédiaient deux fois par an au Caire, par les caravanes, ceux qu'ils achetaient à Dongolah et ailleurs. De tous les points habités par des marchands d'esclaves se rendant au Caire, Mahars est le lieu le plus voisin du pays des nègres; il en est situé à environ trois cent cinquante lieues. Les esclaves s'y vendent à cinquante pour cent de bénéfice, et les marchandises que l'on accepte en retour donnent un nouveau bénéfice de deux à trois cents pour cent.

Les habitants, depuis Derr et Mahars jusqu'à Dongolah, n'entretiennent aucune relation de commerce avec le Darfour ou Bornou, dont Henri avait naguère vu un prince à Tripoli. Le Darfour est à environ trente jours de marche de la contrée où Henri se trouvait alors; et comme l'eau manquait pour la route, il était rare qu'on y allât. C'était à peine si l'on en-

tretenait des rapports avec le Kordofan, pays plus rapproché, mais que cependant encore séparait de la Nubie le désert de Bahiouda, qui semble n'être qu'une portion de celui de Libye, comme celui de Libye lui-même et plusieurs autres ne sont que des portions de l'immense Sahara, qui traverse presque toute l'Afrique dans sa plus grande largeur.

Dongolah où se rendirent ensuite les voyageurs, parut à Henri une ville d'aussi peu d'importance que Derr par l'étendue. Mais le spectacle dont il y fut témoin a gravé pour jamais dans sa mémoire le souvenir de la vallée ou wady de ce nom. Il y vit échanger, à chaque pas pour ainsi dire, sous les acacias qui bordaient partout le fleuve, des hommes contre des chevaux. Neuf esclaves ne valaient pas un cheval de Dongolah ; il en fallait donner dix, et des plus robustes, des mieux faits, des mieux choisis.

Henri entra ensuite dans le pays des Sheygias. Ils forment l'état le plus puissant qui soit au midi de la Nubie proprement dite et au nord du royaume de Sennaar. Ils sont divisés en plusieurs tribus qui se faisaient une guerre active et permanente lorsque Henri les vit. Instruits de bonne heure à courir le pays pour faire du butin, ils portaient leurs déprédations jusqu'au Darfour à l'ouest. Ils combattaient à cheval, revêtus de cottes de maille qu'ils avaient achetées de marchands étrangers. Ne possédant que peu d'armes à feu, ils se servaient de la lance, du bouclier et du sabre ; au combat, ils tenaient toujours quatre à cinq de leurs lances dans la main gauche, et les lançaient de loin avec une extrême adresse. Montés sur les chevaux renommés du Dongolah, ils s'étaient acquis autant de renommée comme écuyers que les Ma-

meloucks d'Égypte. Ils apprenaient à leurs chevaux à faire de violents sauts en galopant et de même que le cavalier abyssin, ils ne plaçaient que le gros orteil de leur pied sur l'étrier. Ce peuple était à cette époque tellement indépendant qu'il ne payait aucun tribut à ses chefs, quoiqu'il possédât de grandes richesses en blé et en troupeaux.

Henri eut lieu d'observer leur hospitalité renommée; car son maître ayant été dépouillé en route par l'un d'eux, il lui suffit de se réclamer de l'hôte chez lequel il logeait pour que tout ce qu'on lui avait enlevé lui fût rapporté fidèlement et intact.

Les Sheygias parlaient tous arabe, et la plupart l'écrivaient; ils avaient des écoles où l'on enseignait toutes les sciences que comportent les études mahométanes, excepté les mathématiques et l'astronomie.

Henri passa aussi sur le territoire d'Ankheyre, pays habité par une tribu d'Arabes meyrefabs. Ces Arabes lui parurent plus grands et plus fortement constitués que les Égyptiens; ils portaient des moustaches au-dessus des lèvres et un peu de barbe sous le menton, mais ils n'avaient pas la trace de favoris; leurs cheveux épais et longs, naturellement frisés, mais laineux, se formaient en petites boucles lorsqu'on les coupait, et en grosses touffes quand on ne les coupait pas. La couleur de la peau de cette tribu d'Arabes était bronzée de sa nature; les enfants étaient bruns quand leurs mères étaient Abyssines, et très noirs quand elles étaient négresses. Hommes et femmes avaient la peau frottée de beurre frais, ce qui l'adoucissait, disaient-ils avec raison, sous le soleil ardent de leur pays, et prévenait des maladies, entre autres le *feu piquant* si commun en Égypte. Plu-

sieurs se noircissaient les paupières avec de l'antimoine.

Les femmes qui en avaient les moyens portaient pour vêtement un manteau blanc doublé de toile rouge, de fabrique égyptienne.

Du reste, les Arabes d'Ankheyre parurent à Henri ce qu'ils sont en effet, le plus fantasque, le plus léger, le plus ignorant, le plus méchant, le plus avare, le plus traître, le plus voleur et le plus dépravé des peuples. La seule bonne qualité dont ils aient hérité de leurs aïeux, c'est de n'être pas orgueilleux. Le mek ou roi se contente des civilités ordinaires et ne s'arroge aucune distinction particulière. La langue de ces Arabes est remplie de phrases adulatrices, et, pour mieux se tromper l'un l'autre, ils s'informent mielleusement, et d'une douzaine de manières différentes, de leur santé réciproque; les baisers et les embrassements ne leur coûtent pas non plus, mais il est rare qu'ils ne soient pas accompagnés ou suivis d'un coup de couteau. Ils saluent les femmes d'une façon singulière, en leur touchant le front avec les doigts de la main droite, et en appliquant ensuite ceux-ci sur leur bouche. Parmi leurs saluts d'homme à homme, Henri distingua celui-ci, que son maître lui expliqua : « *Nalaak taleb ?* » demandait un Arabe d'Ankheyre à toutes les personnes qu'il rencontrait, « *Nalaak taleb ?* » ce qui veut dire : « La plante de vos pieds va-t-elle bien ? »

Lorsqu'ils apercevaient quelqu'un qui venait de perdre un parent, ils se mettaient à genoux, et criaient de toute leur force en leur langue : « Dans la voie de Dieu ! Dans la voie de Dieu ! » ce qui signifiait que le défunt avait marché dans la bonne voie.

Mais la bonne voie, pour ces coquins, c'était sans doute celle où l'on avait commis le plus de vols et de

perfidies avec adresse durant la vie. Le fait est que, sans la protection de plusieurs Arabes à gages qu'il avait amenés avec lui, et dont il avait soin de s'entourer sans cesse, le maître de Henri n'eût pas manqué d'être la victime, corps et biens, des habitants du territoire d'Ankheyre, et que ce fut avec un grand plaisir et un grand empressement qu'il leur fit ses adieux.

Après avoir traversé une partie du royaume de Sennaar, dont les habitants lui parurent avoir des mœurs à peu près semblables à celles des Nubiens qu'il avait précédemment vus, et où il rencontra, presque à chaque pas, de ces antiques temples d'une religion morte depuis des siècles, tels qu'il en avait observé un à Derr, Henri entra, avec son maître, dans l'Abyssinie par le royaume de Gondar, où se voit le lac Dembia, que l'on prendrait, à son étendue, pour une mer intérieure. Mais les difficultés du voyage, dans le royaume de Gondar, engagèrent le maître de Henri à prendre plus à l'est, vers le royaume de Tigré, et les villes d'Antalow et de Chelicut.

Chemin faisant, il fut reçu par un des ras ou princes d'Abyssinie. C'était un vieillard; il était couché sur un sofa; il se leva et vint au-devant de l'étranger avec empressement. Il fit apporter un siège, et plaça l'étranger à sa gauche, côté qui, dans l'Abyssinie, est la place d'honneur. Le ras avait le teint noir; mais ses traits réguliers et même délicats, comme ceux de tous les Abyssins ou Abyssiniens, ne ressemblaient en rien à ceux des nègres du centre ou du midi de l'Afrique.

Le ras s'excusa d'interrompre la visite de l'étranger que Henri accompagnait, pour recevoir des chefs abyssins qui venaient lui rendre leurs devoirs.

Durant le cours de son voyage en Abyssinie, Henri

put examiner le pays et ses usages. Cela lui fut d'autant plus facile, à lui personnellement, que les églises couvertes d'un humble chaume qu'il remarquait partout dans les campagnes, lui apprenaient que la religion du Christ avait pénétré, quoique souvent bien défigurée, dans le pays, et était même celle de la majorité des habitants.

L'Abyssinie est, en général, un pays montagneux; une haute chaîne, appelée Lamolmon, en ferme l'entrée à partir de la mer Rouge. Les montagnes de Samen, situées entre les rivières de Tacazzé et de Coron, sont élevées. On peut ajouter à ces dernières les montagnes de Gogam, où le Bahr-el-Arreck, qu'on appelle aussi le Nil d'Abyssinie, prend sa source; le haut pays d'Efat, et enfin une chaîne élevée qui se dirige, dit-on, le long de la frontière méridionale, et forme l'une des ramifications des fameux monts de la Lune qui traversent l'Afrique et passent pour les plus hautes du globe. Les montagnes de l'Abyssinie ont les formes les plus bizarres; il y en a qui ressemblent à des pyramides renversées, et d'autres dont le sommet, entouré d'une enceinte de rochers, offre de jolies plaines couvertes d'arbres et de verdure, comme celle d'Amba-Gershen, célèbre parce qu'elle a été le lieu de réclusion des princes d'Abyssinie.

Le climat de l'Abyssinie est beau. Les chaînes de montagnes qui coupent cette contrée en différents sens entretiennent la fertilité.

Les coteaux sur lesquels s'élèvent presque toutes les villes et les villages offrent les sites les plus variés et les plus agréables.

Les vallées profondes sont seules un peu malsaines,

par le fait de la double influence de la chaleur et de l'humidité.

L'Abyssinie, en partie exempte de ces sables qui condamnent à la stérilité une grande portion du continent de l'Afrique, est extrêmement fertile. On y cultive beaucoup de froment qui est réservé pour la nourriture des classes aisées.

Le teff, qui y croit avec plus d'abondance encore, forme la nourriture habituelle du plus grand nombre des habitants. Le teff est une plante herbacée. Du centre de quelques feuilles s'élève sa tige haute d'environ vingt-huit pouces et un peu plus grosse que celle de l'œillet; du sommet sortent les épis qui renferment les grains contenus dans une espèce de capsule; ces grains ne sont pas plus gros que la tête d'une petite épingle, mais, en revanche, ils sont très nombreux.

Parmi les plantes importantes que fournit l'Abys-



Papyrus.

sinie, est le papyrus, qui servait aux anciens de pa-

pier, et qui croît aussi dans l'île de Sicile. Le baume, la myrrhe, le sassa et l'opocalpasum croissent le long des côtes de l'Abyssinie, qui sont baignées par la mer Rouge; mais ces bois odoriférants sont plus abondants encore au-delà des frontières abyssiniennes, depuis Zeilah jusqu'au cap Guardafui, dans le pays de Somauli et des Abberjerhagis, en regard du golfe d'Aden.

Les hôtes ordinaires de l'Afrique, les animaux féroces, s'étendent en Abyssinie à la plus effrayante variété. Le plus répandu de tous est la hyène, appelée *dabbah* dans le pays. Les hyènes se réunissent, dans l'Abyssinie, en troupes considérables, inquiètent fréquemment les voyageurs, pénètrent dans les villages et jusque dans les maisons. On voit nombre d'éléphants, de rhinocéros et d'antilopes.

Le buffle, rendu domestique dans la Haute-Égypte, est on ne peut plus terrible en Abyssinie; il se trouve surtout dans la province de Ras-el-Fil.

Les rivières sont remplies d'hippopotames et de crocodiles. Les lions remplissent les forêts de leurs rugissements sauvages, et les léopards y sont encore plus nombreux. Parmi les oiseaux de proie, on remarque le nisser, ou aigle doré, qui selon toute probabilité est le plus grand oiseau de l'ancien continent; on y voit aussi le grand aigle noir, et une troisième espèce d'aigle, plus petit et de la taille d'un faucon, que l'on nomme goudie-goudie.

Les animaux domestiques diffèrent peu en Abyssinie de ceux de l'Europe. Le plus remarquable est une espèce de bœuf qui a des cornes d'une longueur prodigieuse; on a vu de ces cornes qui étaient longues de quatre pieds, et qui avaient vingt-un pouces de tour à la racine. Les chevaux abyssins sont robustes et superbes.

Nulle part on ne trouve autant d'abeilles et par conséquent de miel qu'en Abyssinie ; plusieurs provinces paient leur tribut avec cet article précieux.

L'une des plus importantes productions naturelles du pays consiste en une immense plaine de sel , qui occupe en étendue plus de quatre journées de marche. Ce sel est dur et parfaitement net à la profondeur de deux pieds ; mais au-delà il est plus grossier et moins compacte ; on le coupe en morceaux qui non seulement servent à assaisonner les aliments , mais qui en outre servent de monnaie courante.

La forme ou plutôt les formes de gouvernement dans l'Abyssinie sont , de toutes celles qui existent , les moins bien ordonnées. La puissance des souverains secondaires n'a aucune borne. Toutefois ce pouvoir absolu est ouvertement bravé non seulement par un certain nombre de tribus sauvages établies au cœur de l'empire , mais encore par le gouverneur de la plus petite province , en un mot par tous ceux qui sont à même de lever le moindre corps d'hommes armés. Il s'ensuit que la guerre civile règne presque constamment , soit entre ceux qui se disputent le pouvoir , soit pour réprimer les rébellions qui éclatent constamment d'un côté ou de l'autre. En outre , les barbares , ou plutôt les peuplades sauvages qui environnent les frontières de tous côtés , sont dans un état perpétuel de guerre avec leurs habitants. Les Galas , les plus formidables ennemis des despotes de l'Abyssinie , ont été et sont peut-être encore maîtres de la province et de la ville de Gondar , et de plusieurs autres provinces importantes.

L'Abyssinie , partout où elle n'est pas soumise à ces barbares , est entre les mains de quelques ras ou chefs

puissants, qui détrônent tour à tour, selon leur degré de force, l'empereur nominatif qui est censé régner sur toute l'Abyssinie. Ils se font entre eux une guerre cruelle et continuelle. La province ou royaume du Tigré, dont Chelicut est devenu la capitale, et celle de Gondar, qui a pour capitale la ville du même nom, sont les plus importantes de l'Abyssinie.



Abyssiniens.

Les peuples de l'Abyssinie ont le teint encore plus foncé que les Nubiens, sans doute parce que plus qu'eux encore ils approchent de l'équateur. Cependant ils n'ont ni les traits ni la chevelure, rien, en un mot, de ce qui caractérise le véritable nègre de l'Afrique. Leur peau est fine, quoique d'un noir d'ébène.

L'habillement des Abyssins consiste principalement

dans une pièce de toile de coton, longue d'environ huit aunes sur un tiers de large, dont ils s'enveloppent comme d'un manteau, et à laquelle ils ajoutent un caleçon étroit qui descend jusqu'au milieu de la cuisse, et une ceinture de drap. Quelques femmes de la côte portent des espèces de pantalons, dont les bords sont garnis de coquilles; elle disposent leurs cheveux par tresses, et s'ornent les bras et les jambes de bracelets d'ivoire ou d'argent.

Les femmes abyssines sont, comme les Nubiennes, chargées de moudre le blé, de faire le pain, et en un mot de tous les travaux du ménage.

Quand ils ne sont pas en guerre, les hommes ne s'occupent que du soin des troupeaux, et le plus souvent ne font que fumer et vivre dans l'oisiveté.

L'Abyssinie renferme un nombre beaucoup plus considérable de chrétiens que de musulmans; mais le christianisme de ce pays est entaché de judaïsme et de la plus grande superstition. La vénération des Abyssins pour la Vierge est plus ardente encore, s'il est possible, que pour la personne du Fils de Dieu. Leurs saints sont très nombreux, et leurs miracles surpassent de beaucoup ceux de la légende de Rome.

Les femmes qui jurent de garder le célibat peuvent être revêtues du sacerdoce.

La grande fête des Abyssins est celle de l'Exaltation de la croix. Elle a lieu au mois de septembre, époque à laquelle les ras passent la revue de leurs troupes. Tous les chefs paraissent alors vêtus de leurs plus beaux habits. Quelques-uns ont la tête couverte de divers ornements; d'autres, à qui l'empereur a accordé cette faveur, portent une corne d'argent sur le front; c'est une grande distinction.

Personne ne peut se décorer d'un *bétor* au bras droit, à moins qu'il n'ait tué un ennemi en présence du roi ou de son chef. Le *bétor* est un ornement d'or et d'argent.

Le ras est placé sur une espèce d'amphithéâtre construit en pierre et en terre, vis-à-vis l'*ashwar* ou cour où se passe la revue. L'amphithéâtre est couvert de tapis de Perse, de coussins de soie, et d'autres objets précieux. Au milieu est un berceau très joliment orné, et sur lequel s'assied le ras, entouré de tous les individus de sa maison. Les troupes font alors, pêle-mêle, le tour de l'*ashwar* au galop, en criant et faisant un bruit extraordinaire. Cette manœuvre finie, chaque individu s'avance aussi séparément, en galopant, jusqu'au pied de l'amphithéâtre, remuant la tête, brandissant sa lance comme s'il était atteint de folie, et proclamant ses propres louanges de la manière la plus extravagante.

Après cette revue, qui dure trois jours, chacun sait à quoi s'en tenir sur sa destination future, s'il doit conserver son gouvernement ou être remplacé. Tous les avancements, les destitutions, les changements, ont lieu à cette époque.

En Abyssinie, l'année commence le jour de la décapitation de saint Jean, le 29 août, qui, chez eux, correspond au 1^{er} septembre. L'année est divisée en quatre parties : la première est appelée Matthieu ; la seconde, Marc ; la troisième Luc, et la quatrième Jean.

Les Abyssins prêtent leurs serments avec une grande solennité. Trois prêtres sont placés devant un autel. Celui du milieu tient une grande croix dans la main droite, et une chandelle allumée dans la gauche. Celui qui doit prêter serment touche de la main droite

la main droite du prêtre, et de la gauche la chandelle, et dit à haute voix : « Si ce que je dis n'est pas vrai, que Dieu souffle mon âme, comme moi, j'éteins le feu de cette chandelle. »

Cela n'empêche pas les Abyssins de se débarrasser quelquefois de leurs serments d'une manière très singulière. « Serviteur, disait un jour un ras ou roi d'Abyssinie, vous avez entendu le serment que j'ai prêté ; je le ratisse de dessus la langue qui l'a prononcé. » Il tirait alors sa langue, la grattait, et disait en crachant : « Maintenant sachez que je suis dégagé de mon serment, et libre de ma volonté. »

Les églises sont les seuls monuments d'architecture qui, en Abyssinie, méritent quelque attention. Elles sont construites en rond sur des éminences ; leurs faîtes ont la forme d'un cône, et elles sont toutes, ainsi que Henri crut le remarquer, couvertes de chaume. Elles sont environnées de colonnes de cèdre, formant des arcades qui offrent un ombrage agréable.

Les habitations du souverain et des grands sont spacieuses et commodes, quoique dans cette nation belliqueuse chacun considère le camp comme sa véritable demeure. Toutes les autres maisons sont de véritables huttes, assez semblables à de grandes ruches d'abeilles.

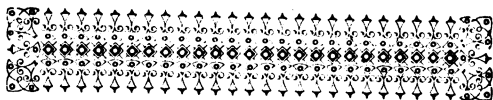
Il y a peu d'industrie manufacturière en Abyssinie. Toutefois on y fabrique des étoffes de coton, des armes, des instruments aratoires et quelques autres objets de première nécessité.

Les esclaves d'Abyssinie, qui sont en général des prisonniers de guerre que les ras se font les uns sur les autres, sont considérés comme plus beaux que ceux de l'intérieur de l'Afrique.

Tels étaient à peu près ces deux pays, la Nubie et l'Abyssinie, au moment où le pauvre fîre du 30^e les entrevit. Faut-il croire, comme on le suppose généralement, que c'est de là que se sont échappées les lumières de l'intelligence pour éclairer et civiliser le monde?

On ne peut pas douter du moins, en voyant les ruines des monuments des vieux âges qui sont groupés aujourd'hui encore le long du Nil, dans la Nubie et le royaume de Sennaar, qui en fait partie à l'extrémité la plus méridionale, que les arts et le génie de l'Égypte antique, n'aient pénétré dans ces contrées.





CHAPITRE X.

Tumbouctou. — Le roi et la reine de Tumbouctou. — Habitants de Tumbouctou. — Voyage à travers le Grand-Désert. — Le simoun. — Le mirage. — L'oasis. — Grande bataille dans le désert. — Triomphe de Henri. — Il est rendu à la liberté.

Henri, que son nouveau maître continuait à traiter avec assez d'égards et de soins, et qui se serait trouvé presque heureux par la comparaison, s'il y avait du bonheur possible dans l'esclavage et quand on est jeté au milieu d'hommes et de pays inconnus; le pauvre Henri traversa encore bien des contrées dont le nom est à peine marqué sur les cartes géographiques.

Longtemps surtout il suivit, à peu de distance du Grand-Désert, la lisière de ce vaste pays, composé de cent états différents, que l'on a nommé le Soudan ou la Nigritie. Il arriva ainsi, après des fatigues inouïes et des marches périlleuses, sous un soleil et sur des sables brûlants comme le feu, à la mystérieuse cité de Tumbouctou, si célèbre dans les narrations des voyageurs qui ont essayé de traverser les déserts et de pénétrer au milieu de l'Afrique.

Tumbouctou, ou Ten-bouctou, est considéré par les peuples de la côte septentrionale comme le grand

marché de l'Afrique centrale. Cette ville est située dans une plaine environnée de collines de sable, à peu de distance du grand fleuve le Niger, qui traverse, du moins on le suppose, l'Afrique dans presque toute sa largeur, et à trois journées de marche de l'immense Sahara.

La ville de Kabra, située sur les bords du Niger, peut être considérée comme le port de Tombouctou. Les communications par eau, qui ont lieu à l'est et à l'ouest de Kabra, donnent beaucoup de facilité au commerce de ce pays, d'où les marchandises provenant tant des fabriques européennes que des Barbaresques se distribuent dans les différents royaumes du Soudan et du couchant.



Cases de Nègres.

Les maisons de Tombouctou sont construites gé-

néralement en forme de cône, comme presque toutes celles des nègres des diverses régions de l'Afrique. On dirait que les abeilles ont fourni aux hommes de ces régions le modèle de leurs demeures. Il y a aussi à Tumbouctou quelques maisons de forme carrée. Les unes et les autres ont au centre une ouverture où aboutissent les portes. Elles n'ont pas de fenêtres; mais comme les portes sont grandes, elles donnent suffisamment de clarté lorsqu'elles sont ouvertes.

Près de la porte d'entrée est un bâtiment nommé *duaria*, composé de deux pièces. Ce *duaria* est destiné à recevoir les étrangers, qui jamais ne sont admis à voir les femmes.

Lorsque celles-ci font visite à quelqu'un de leurs parents, elles sont tellement bien enveloppées, qu'à peine peuvent-elles reconnaître leur chemin.

La monnaie courante de Tumbouctou est de la poudre d'or, appelée *tibber*, que l'on échange contre des marchandises.

La tolérance religieuse existe à Tumbouctou dans toute son étendue, et le *divan*, ou l'*alemma*, espère de conseil des ministres, n'intervient jamais dans ce qui a rapport aux différents cultes que l'on professe à Tumbouctou.

La police est faite, dit-on, dans cette ville avec tant de soin et de discernement, qu'à peine y sait-on ce que c'est qu'un vol.

Le gouvernement est confié à un *divan* composé de douze *alemmas* ou personnages versés dans la connaissance du Koran, et à un arbitre, qui retient toujours pendant trois mois, afin de s'assurer de l'assiduité de ceux-ci, les appointements qu'ils reçoivent

du roi. La justice est rendue par une espèce de cadî, qui décide de toutes les questions judiciaires d'après l'esprit du Koran. Il est assisté de douze justiciers, qui ont des attributions différentes.

Henri fut considéré à Tumbouctou comme un personnage si curieux que son maître fut prié de le présenter au roi et à la reine.



Henri est présenté au roi et à la reine.

La reine était vêtue d'une blouse de nankin bleu, tombant un peu au-dessous du genou, bordée d'un galon d'or, et retenue autour d'elle par une ceinture d'or aussi. L'habillement des dames de sa suite était à peu près le même, mais sans aucun ornement.

La reine portait en outre un turban de nankin bleu, des boucles d'oreilles et des plumes d'autruche. Le roi était également vêtu d'une blouse d'étoffe pareille, ornée d'épaulettes d'or ; sur sa tête était un turban qu'il retirait souvent, car la chaleur semblait l'incommoder. Il se graissait la peau par tout le corps pour la rendre douce et luisante, et Henri regretta beaucoup de n'avoir pas quelques livres de chandelles à lui offrir. Une douzaine de chandelles aurait à cette époque suffi pour racheter Henri. A quoi tient le sort d'un homme... en Afrique!

Les habitants de Tumbouctou se graissent aussi à l'imitation de leur auguste monarque. Ils se font des incisions à la figure, et les imprègnent d'une couleur bleue. On appelle cette opération le tatouage.

Quoique le culte de Mahomet soit en général celui des habitants de Tumbouctou, ils n'ont ni temples ni prêtres.

Leurs médecins sont de vieilles femmes qui n'emploient d'autres remèdes que des plantes et des racines.

Ils aiment beaucoup la danse et la musique. Leurs instruments sont une flûte de roseau, un tambourin couvert d'une peau de chèvre et qui rend un son assez peu agréable. Ils ont aussi une espèce de guitare faite de noix de coco et de courroies de peau de chèvre. Enfin, ils possèdent une espèce de sifre qui attira fort, comme on le pense, la curiosité de Henri. Il en prit un modèle avec lui pour le rapporter en France, s'il avait le bonheur de la revoir.

Les esclaves sont très communs et à très bon marché à Tumbouctou ; chaque mois un détachement de troupes parcourt le pays pour s'en procurer, absolument comme on ferait d'un troupeau de moutons en Europe.

Le maître de Henri était venu à Tumbouctou po-

sitivement pour y acheter des esclaves nègres et les aller vendre en Maroc. Aussitôt qu'il en eut un nombre suffisant, il profita du départ de la grande caravane pour cet empire.

C'était une rude traversée que la caravane avait à faire. Henri avait déjà passé dans bien d'affreux déserts; il avait eu horriblement à souffrir à travers ceux de Barcah, de Libye, et de plusieurs autres qui ne semblent, comme ceux-ci, que des ramifications de celui qu'il allait avoir à parcourir. C'était à présent les sables du Sahara qu'il allait avoir à traverser.

La surface du Grand-Désert parut d'abord aussi unie que celle de l'Océan quand aucun vent n'en ride



Chameaux.

la surface. On apercevait des chameaux faisant route

dans toutes les directions, et qui de loin ressemblaient assez à des navires en mer. Aussi les Arabes appellent-ils le chameau le *navire du désert*.

Bientôt un vent ardent comme la flamme, auquel, par un redoutable contraste, succéda presque immédiatement un vent si froid qu'il était capable d'engourdir les membres, vint à soulever des vagues de sables mouvants et menaça d'engloutir toute la caravane. De temps à autre des chameaux épars dans le désert semblaient à l'horizon, et ceux qui les montaient jetaient leur cri de détresse comme l'équipage d'un bâtiment qui va s'enfoncer dans l'abîme.

Les voyageurs, aveuglés par les tourbillons de sables qui leur battaient incessamment le visage, furent sur le point de se perdre de vue; la caravane avait la plus grande peine, non pas seulement à s'orienter et à retrouver sa route avec la boussole, qui est le seul guide consulté dans ces déserts comme sur mer, mais encore à ne se point disperser.

Parfois les jackals, qui semblent être les éclaireurs et l'avant-garde des animaux féroces, faisaient entendre leurs cris sinistres et flairaient de loin une curée qui leur paraissait prochaine. Les hurlements des tigres, des hyènes, et les rugissements des lions ne tardèrent pas non plus à se mêler aux déchirements des vents qui soufflaient et se contrariaient avec d'affreux sifflements. Ainsi les requins terribles s'attachent, au sein des mers, aux vaisseaux près de faire naufrage et les poursuivent dans l'attente incessante de corps humains à dévorer.

Comme on manquait de bois, on ne put pas allumer de feux pour éloigner les bêtes féroces; on

eut recours à une décharge générale de mousqueterie.

Ces cruels ennemis n'étaient déjà plus qu'à peu de distance de la caravane ; car d'épouvantables hurlements de douleur se firent aussitôt entendre : les balles avaient sans doute atteint quelques tigres ou quelques lions.

Enfin le vent avait cessé ; un cri d'espérance partit de la caravane.

Un des voyageurs signala avec joie une de ces espèces d'îles du désert qu'on appelle oasis. Ce sont des points habitables et habités au milieu des océans de sables. La verdure et les arbres y croissent autour d'une source rafraichissante, et leur aspect paraît d'autant plus enchanteur aux caravanes du désert qu'il contraste davantage avec l'affreuse aridité, l'immense nudité qui les environne. L'oasis que le voyageur de la caravane signala était, en apparence, plus ravissante qu'aucune autre. Ce n'étaient pas seulement de frais bocages, des jardins ornés de fruits et de fleurs ; c'étaient comme des palais aériens perdus dans de capricieux bosquets. Les rayons roses, argentés, dorés, azurés tout à la fois d'un soleil magique, semblaient, en formant le fond du tableau, glisser entre les colonnades des palais, scintiller entre les feuillages des bosquets, et teindre de leurs reflets diaphanes toute cette féerie. Une féerie ! c'en était une trop réellement, car, à peine se fut-on dirigé vers l'oasis magique, qu'elle disparut en un clin d'œil. Plus de source rafraichissante, plus de bocages, plus de bosquets, plus de palais, de colonnades aériennes, plus rien.

L'oasis n'avait été qu'un jeu de la lumière dans

ces plaines de sable, un de ces effets trompeurs, que l'on appelle le *mirage*.

L'eau que la caravane avait emportée dans des outres commençait à s'épuiser. On n'en donnait plus aux esclaves que quelques misérables gouttes qu'ils se disputaient entre eux.

Le mouvement que le chameau fait en trottant pouvant être comparé au tangage d'un bâtiment léger, ces malheureux esclaves furent au bout de quelques jours dans le plus pitoyable état. Leur sang coulait ; la chaleur était telle que leurs corps se couvrirent d'ulcères. Henri lui-même, quoique mieux traité que les autres par son maître, sentait toutes ses plaies précédentes se rouvrir. Hors d'état de se tenir continuellement sur le chameau où il était monté, il se laissa glisser à terre, au risque de se rompre le cou.

Sa position n'en devint pas plus supportable ; car il fut obligé, pour suivre la caravane, de marcher sur des cailloux tellement aigus qu'ils lui déchiraient les pieds jusqu'aux os. On parvint à un puits dont l'eau était plus noire et plus dégoûtante que celle d'une mare fétide. On distribua aux esclaves de cette eau, après l'avoir mêlée avec un peu de lait aigre de chameau. Privés de tout depuis si longtemps, ces malheureux trouvèrent ce mélange délicieux et ils en burent avec excès.

Les maîtres de la caravane étaient eux-mêmes dans une pénurie de vivres toujours croissante. Ils remplirent leurs outres de l'eau nauséabonde du puits et les replacèrent soigneusement sur le dos des chameaux, dans les paniers où étaient aussi les femmes et les enfants.

On poussa de nouveau les esclaves devant la caravane comme on pousse des troupeaux. Si quelques-uns, accablés de fatigues et de maux, cherchaient à s'arrêter un instant, leurs barbares maîtres les obligeaient aussitôt d'avancer, en leur distribuant des coups de fouet ou de bâton.

Une oasis, véritable cette fois, permit à la caravane de s'abriter et de prendre à son aise un repos indispensable même aux maîtres, et aux chameaux qui les portaient.

Il est difficile de se faire une idée de la joie des caravanes en apercevant une de ces oasis aux arbres touffus, dont la verdure est encore relevée par la blanche ceinture de sable qui les entoure. Toutes les fatigues, toutes les privations de la traversée sont oubliées. A peine pense-t-on que l'on n'est pas au terme du voyage, et que, dans quelques jours, il faudra s'abandonner encore aux sables mouvants du désert.

On se rafraîchit à une source pure et limpide, dans une espèce de vallon que des dattiers et des arbrisseaux fleuris ombrageaient et que couvrait un réjouissant tapis de verdure. Des vaches, des ânes et des moutons broutaient dans l'herbe épaisse. Là on régala les infortunés esclaves avec les intestins des moutons que les maîtres firent rôtir et mangèrent.

Henri, toujours un peu plus favorisé que ses compagnons de misère, reçut de son propriétaire quelques reliefs moins dégoûtants du festin. Il les partagea généreusement avec ses voisins. Un séjour d'une semaine dans l'oasis de Gualata lui rendit une partie de ses forces, et quand la caravane se remit en route, il était assez dispos.

Ce ne fut pas inutile, comme on va le voir bientôt. Les horizons de sable furent de nouveau les seuls que la caravane eut autour d'elle. Ces sables accumulés formaient çà et là des collines de plus de deux cents pieds de haut. Les vents alisés qui recommencèrent à souffler, en succédant par une funeste transition à ces vents ardents qu'on nomme le *simoun*, enveloppaient fréquemment les voyageurs de nuages de sable qui, en se collant sur la peau ulcérée des esclaves, leur causait de cuisantes douleurs.

Un événement commun dans le désert, où la plupart des Arabes Bédouins vivent à l'état de brigandage, vint distraire, quoique d'une terrible façon, la monotonie du voyage, et fit même sourire Henri, qui y trouva une occasion de signaler le courage français en présence de la caravane tout entière.

Quinze cents hommes, sans compter les esclaves, composaient cette caravane, et la plupart étaient armés de fusils à deux coups et de sabres. Les esclaves étaient au nombre de trois mille, mais tous étaient sans armes. Il y avait de plus cinq mille chameaux avec les enfants et les femmes qu'ils portaient.

Douze jours après que l'on fut parti de l'oasis de Gualata, on s'arrêta dans un autre vallon assez agréable, à peu de distance d'un petit lac.

On établit le camp de la caravane en faisant coucher, selon l'habitude, les chameaux en cercle, et en plaçant les marchandises au centre. Les hommes se tenaient entre les marchandises et les chameaux. Il y avait constamment deux cents hommes de garde. On fut tout à coup attaqué dans la nuit par une nuée d'Arabes errants qui, s'étant approchés à quelques

toises sans être découverts, firent une décharge générale et se précipitèrent aussitôt dans le camp, comme des tigres altérés de sang, la lance et le cimeterre au poing, en poussant d'effroyables cris.

Le désordre se mit dans la caravane ; mais les chameaux formés en cercle ayant arrêté un moment les Arabes, Henri sut profiter de ce temps d'arrêt pour engager les gens de la caravane à ne pas perdre contenance, à se rassembler et à présenter de tous côtés un flanc redoutable aux ennemis.

Dans cette heure de danger, la voix du jeune Français, du pauvre petit esclave, fut écoutée. Le fifre du 30^e commanda en vrai général à ces quinze cents hommes qui le dédaignaient la veille et le traitaient de chien de chrétien. Il sentit alors son cœur battre sous la croix du sergent de la *vieille*. Ses fatigues cessèrent, son énergie redoubla. Il était partout, et partout dans l'obscurité présentait un secours puissant à la caravane et un front redoutable à l'ennemi. Son maître lui avait sur-le-champ donné un fusil et un sabre.

Le combat s'engagea avec fureur. La lumière produite par les armes à feu éclairait seule la scène de carnage durant la nuit profonde. Le bruit de la mousqueterie, le cliquetis des sabres, les cris des combattants et les mugissements des chameaux blessés et effrayés, joints aux plaintes des mourants, formaient le plus horrible tumulte. Le combat dura deux heures avec la même fureur et corps à corps.

Enfin un tressaillement de désespoir eut lieu parmi les ennemis. Leur chef venait d'être tué de la main même de Henri.

La nouvelle en courut de proche en proche, et

tous les Arabes qui avaient fondu sur la caravane lâchèrent bientôt prise et s'enfuirent en abandonnant leurs morts et leurs blessés sur le champ de bataille.

Le lendemain, en faisant la revue du camp, on trouva que la caravane avait perdu trois cents hommes et quatre cents chameaux. L'ennemi avait laissé sur le terrain sept cents morts et presque autant de blessés. On acheva, à leur prière, ceux dont les blessures étaient mortelles, et le reste fut emmené en esclavage.

Quoique les peuples de l'Afrique sachent en général peu de gré à un chrétien de ce qu'il fait pour eux, cependant la noble et courageuse conduite de Henri reçut sa récompense. Son maître lui déclara qu'à compter de ce moment il ne le considérait plus comme un esclave, mais comme un ami, et qu'il serait libre, une fois arrivé à Maroc, de retourner à Alger ; il s'engagea même à lui compter une somme convenable à cet effet.

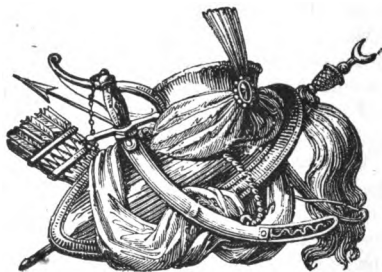
Alors Henri retira pour la première fois de sa poitrine la croix qu'il y avait tenue continuellement cachée pendant sa captivité, et la contemplant avec le respect que mérite la croix d'un vieux soldat : « Voilà mon talisman, dit-il ; c'est à lui que j'ai dû toute mon énergie pendant mes souffrances, tout mon courage et mon bonheur pendant la bataille ; et c'est lui qui me rend ma liberté. »

Nombre de Maures, à qui ce signe des braves était inconnu, le regardèrent avec curiosité, et Henri, qui depuis longtemps déjà parlait l'arabe comme un Arabe, leur montrant la croix du sergent de la *vieille* avec orgueil, en prit texte pour leur raconter quelques-uns des exploits de l'armée française.

« Vous voyez ce que j'ai su faire, dit-il encore, moi

qui ne suis qu'un pauvre fife de cette armée ; jugez par là de ce que peuvent nos chefs. »

Les Maures l'écoutaient avec une admiration involontaire, et ce ne fut plus qu'avec une sorte de respect qu'ils l'entourèrent jusqu'à Maroc.





CHAPITRE XI.

Maroc. — Ses environs. — Le palais de l'empereur. — La huitième merveille. — La tour aux boules d'or. — Jardin du palais. — La cour où l'empereur rend la justice. — Coutumes des Maroquins. — Fez. — Réception chez un habitant de Fez.

La ville de Maroc, capitale de l'empire de ce nom, est située dans une plaine fertile en grains et en pâturages qui nourrissent une belle race de chevaux nommée *ain-toga*. Maroc offre, à quelque distance, l'aspect le plus original et le plus séduisant.

Le pays environnant est parsemé de bois de hauts palmiers qui, joints aux sommets du grand Atlas, se perdant dans les nues, présentent les perspectives les plus majestueuses et les plus charmantes à la fois. Les lis des vallées, la rose, la jonquille, l'œillet, le jasmin, la violette, l'oranger, le citronnier, et une infinité d'autres végétaux, croissent naturellement sur les montagnes et dans les vallons qui avoisinent Maroc ; et, dans les mois d'avril et de mai, il s'en échappe des parfums que le souffle du matin et du soir apporte par bouffées jusqu'au milieu de la ville. On trouve dans cette belle contrée des oranges dont le goût est exquis, des

figues de différentes espèces, des melons d'eau et des melons musqués, diverses espèces de raisin, des abricots presque aussi fondants que la pêche, des grenades succulentes, des pêches parfumées, des dattes, des prunes, des poires, et enfin tous les fruits imaginables : car c'est de cet empire que les Maures apportèrent en Espagne nombre d'arbres à fruits délicieux qui de là se répandirent par toute l'Europe : les pêcheurs, les abricotiers, les grenadiers, et cent autres espèces, sont originaires d'Afrique.



Vue de Maroc.

La ville de Maroc est entourée de murs très épais bâtis avec des pierres formées d'un ciment de chaux et de terre sablonneuse, moulées dans des caisses, et réunies ensuite à coups de mouton. Elle a environ

deux lieues de tour et compte 30,000 habitants. Les rues sont presque toutes étroites et sales. Si les maisons n'étaient cachées par de grands murs qui les dérobent à la vue, elles offriraient le plus magique aspect ; car on y retrouve dans tous ses caprices, dans sa légèreté presque aérienne, cette architecture à délicates colonnades, à arcades en trèfle, à jardins et à fontaines féeriques, qui caractérise le genre que les Maures apportèrent à l'Alhambra de Grenade et à l'Alcazar de Séville, lorsqu'ils devinrent pour un temps possesseurs de la plus belle partie de l'Espagne, dont leur pays n'est séparé que par le détroit de Gibraltar.



L'Empereur de Maroc.

L'empereur actuel de Maroc est Muléi-Abd-el-Rha-

man, qui a succédé à son oncle Muléi-Soliman, le 28 novembre 1822. Ce monarque, qui porte le titre de sultan ou empereur de Maroc et de Fez, est tout à fait indépendant du sultan de Turquie; il gouverne ses états en despote, et regarde la vie et les biens de ses sujets comme des choses dont il peut disposer selon son bon plaisir. Ses revenus s'élèvent à 10 millions de florins par an.

Le palais de l'empereur de Maroc, qui fait face au mont Atlas, est bâti en pierres de taille et orné de marbre. L'architecture de ses principales portes est embellie de différents ornements arabes. Les murs de quelques-uns de ses appartements sont découpés à jour comme une dentelle, d'autres sont revêtus de tuiles vernies qui ressemblent à une porcelaine luisante, et leur donnent un air de fraîcheur extraordinaire. Mais ce que Henri, rendu à la liberté, admira surtout, ce fut cette tour gigantesque de la mosquée impériale, dont les anciens voyageurs parlent comme de la huitième des merveilles, et même comme de la merveille des merveilles du monde. Elle est carrée; elle a quatre pieds d'épaisseur, et s'élève sur sept étages dont les fenêtres sont étroites en dehors, mais larges en dedans, ce qui rend l'intérieur clair et aéré. Ce n'est point par un escalier que l'on y monte, mais par une terrasse tournante faite en chaux et en petites pierres tellement bien cimentées ensemble, que cette composition, qui a la dureté du fer, permet à l'empereur d'arriver à cheval jusqu'à la lanterne carrée d'où cette tour extraordinaire a pris son nom, et d'où l'on aperçoit distinctement le cap Couten, éloigné de plus de trente lieues. Toutes les chambres de cet édifice sont à quatre angles et voûtées

de la manière la plus ingénieuse. Le bâtiment tout entier est du goût le plus exquis. C'est là que la prière se fait tous les vendredis en présence de l'empereur. La tour des Trois-Boules fixa aussi l'attention de Henri. Les trois boules qui ont donné leur nom à cette tour, qu'elles surmontent en pyramide, sont d'or massif, et pèsent, dit-on, sept cents livres. Elles sont fixées avec tant d'art et de solidité que, si l'on en croit la tradition, plusieurs souverains ont vainement essayé de les enlever. D'après les idées superstitieuses du peuple, un esprit garde ces boules, et tous ceux qui ont tenté de les déplacer n'ont point tardé à mourir.

Trois jardins dépendent du palais de l'empereur : le plus grand appelé El-Erdora, le second Tinen-el-Asia, et le plus petit Tinen-Nile, ou le jardin du Nil, à cause des fruits et des plantes du Nil, de Tumbouc-tou et du Soudan qui y croissent.

L'empereur de Maroc permet aux marchands étrangers qui vont le saluer de dresser leurs tentes dans les deux premiers de ces jardins.

Ces jardins renferment des pavillons appelés kobba, qui ont environ quarante pieds carrés, et dont les toits pyramidaux sont couverts de tuiles vernies de différentes couleurs. Ils sont éclairés par quatre grandes portes qui s'ouvrent et se ferment selon la position du soleil. Elles sont peintes et dorées dans le genre arabeque, et ornées de cartouches contenant des passages du Koran écrits dans un arabe abrégé que les savants du pays peuvent seuls comprendre.

Près du palais de l'empereur est la place d'audience, vaste carré où le monarque entend les plaintes de ses sujets et administre lui-même la justice.

L'ameublement des appartements impériaux est de

la plus stricte simplicité, et se réduit ordinairement à deux sofas, un cabaret de porcelaine, une pendule, quelques armes suspendues aux murailles, un pot à l'eau, des tapis pour s'agenouiller à l'heure de la prière. L'empereur prend son café ou son thé dans ses appartements, et y reçoit ses ministres et ses courtisans.

Les Maures, qui, dans les temps de la conquête qu'ils firent de plusieurs contrées méridionales de l'Europe, pouvaient passer pour une nation plus avancée, au moins sous quelques rapports, que les Européens, sont, depuis que les Espagnols les ont refoulés en Afrique, restés fort en arrière de tous progrès. On a vu dernièrement encore des empereurs de Maroc qui ne savaient ni lire ni écrire. Il existe cependant, dans les villes et les villages, des écoles publiques où les enfants apprennent à lire, à écrire et à chiffrer ; mais la connaissance du Koran est regardée dans ce pays comme le plus haut degré des connaissances humaines, et lorsqu'un étudiant la possède tout entière, il est aussitôt superbement vêtu, placé à cheval, et conduit en triomphe dans toute la ville par ses camarades.

Il faut rendre justice aux habitants de Maroc : ils prononcent le nom de Dieu avec un respect et un sentiment religieux qui mériteraient d'être imités par les peuples chrétiens. L'habitude de jurer est inconnue parmi eux, et leur haine pour les chrétiens s'accroît encore des expressions blasphématoires et grossières dont ceux-ci se servent dans les moindres circonstances.

Une autre chose particulière aux habitants de Maroc, c'est que jamais on ne voit la foule accompagner

un criminel au lieu du supplice. Bien différents en cela des populations des villes les plus civilisées de l'Europe, qui assistent aux exécutions comme à un spectacle, s'ils viennent à rencontrer un condamné sur leur chemin, c'est leur compassion qu'il excite, et non leur curiosité.

Henri eut occasion de voir, dans son voyage en Maroc, deux de ces serpents noirs à la tête en cœur, dont il est question dans les relations de quelques voyageurs. On montrait ceux-ci en public. Henri ne perdit rien du spectacle nouveau qui l'entourait; c'était dans une chambre d'environ vingt pieds de long sur quinze de large, pavée en briques et enduite de plâtre en dedans. Les fenêtres, qui étaient fermées, étaient en outre garnies d'un treillage en fil de fer, de manière à rendre la sortie des serpents impossible. Il n'y avait qu'une porte à laquelle on avait fait une ouverture de six à huit pouces carrés, et cette ouverture était garnie d'un grillage. Deux hommes, qui parurent à Henri être des Arabes, ayant de grands cheveux et de longues barbes crépues, se tenaient dans la pièce. On lui dit que c'était une race particulière d'hommes qui avaient le don de charmer les serpents. Une caisse en bois, d'environ quatre pieds de long sur deux de large, était placée près de la porte; à l'un de ses côtés était attachée une corde en nœud coulant, qui passait par un trou pratiqué à travers la porte. Les deux charmeurs de serpents n'avaient chacun pour tout vêtement qu'un petit baracan. Après avoir rempli avec dévotion leurs cérémonies religieuses, ils parurent se dire l'un à l'autre un dernier adieu; ceci fait, l'un d'eux se retira de la chambre et en ferma soigneusement la porte

après lui. Celui qui était resté dans la chambre parut plongé dans les plus cruelles angoisses et agitation. Trois fois il s'écria d'une voix très forte : « *Alla honakibir!* » ce qui semblait vouloir dire : Que Dieu ait pitié de moi ! Il se tenait alors à l'extrémité de la chambre opposée à la caisse. Au même instant celle-ci s'ouvrit, et un serpent en sortit lentement. Il avait environ quatre pieds de long et huit pouces de circonférence : la couleur de sa peau était tout ce qu'on peut s'imaginer de plus beau ; c'était un brillant mélange d'un jaune pourpre, de blanc de crème, de noir, de brun, etc. Aussitôt qu'il aperçut l'Arabe, ses yeux, qui étaient petits et gris, s'enflammèrent. Il se redressa tout à coup, et s'élançant sur l'Arabe sans défense, le saisit, en sifflant d'une manière horrible, entre les plis de son baracan, précisément au-dessus de la hanche. L'Arabe jeta alors un cri affreux. Au même instant, un autre serpent sortit de la caisse ; celui-ci était d'un noir très luisant. Il avait environ sept à huit pieds de long, mais six pouces seulement de circonférence. Dès qu'il parut, il jeta un regard furieux sur l'Arabe, sortit sa langue fourchue, se roula en cercle, éleva sa tête à trois pieds de terre, et contractant la peau de sa tête, qui avait exactement la forme et la grosseur d'un cœur humain, il se précipita comme l'éclair sur l'Arabe, et lui enfonça son dard près de la veine jugulaire, enlaçant en même temps de plusieurs plis son cou et ses bras. L'Arabe rendait de l'écume par la bouche, et paraissait être à la dernière extrémité. Il saisit de la main droite le serpent qui se tortillait autour de ses bras, en cherchant à le détacher de son cou, tandis que de la main gauche il lui serrait la

tête, sans pouvoir toutefois lui faire lâcher prise. Pendant ce temps, l'autre serpent s'était entortillé autour de ses jambes, et lui avait fait par tout le corps des morsures profondes, dont le sang ruisselait sur sa couverture et sur sa peau. Tous les efforts que fit l'Arabe pour écarter de lui les serpents furent vains ; ils le serrèrent plus étroitement encore, et ne pouvant plus respirer, il tomba sur le plancher, où il se roula quelque temps dans d'affreuses convulsions, baigné dans le sang et l'écume. Enfin il cessa de se mouvoir, et Henri, saisi d'horreur, crut qu'il avait rendu le dernier soupir. En se débattant avant de tomber il avait mordu le serpent noir au moment où celui-ci cherchait à introduire sa tête dans sa bouche ; ce qui parut encore accroître la rage de son antagoniste. Alors le bruit aigu d'un sifflet se fit entendre, et l'autre Arabe qui se tenait près de la porte emboucha un flageolet. Les serpents prêtent aussitôt l'oreille aux sons qu'il fait entendre ; leur furie semble s'apaiser par degrés, et se dégageant peu à peu du corps presque inanimé du premier Arabe, ils rampent vers la caisse, y rentrent et y sont à l'instant même renfermés. L'Arabe qui était resté en dehors s'élança alors au secours de son camarade. Il tenait une fiole de liqueur noirâtre d'une main, et un ciseau de fer de l'autre. Voyant que le moribond avait les mâchoires jointes, il les lui sépara avec son ciseau, et lui versa quelques gouttes de liqueur dans la bouche ; lui ayant ensuite serré les lèvres, il lui souffla avec force dans le nez, et blassina ses nombreuses plaies avec la même liqueur. Toutefois, celui-ci continuait à ne donner aucun signe de vie ; il avait le cou et toutes les veines extrêmement gonflés. Son camarade le transporta peu après

au grand air, et lui souffla longtemps dans les narines avant qu'il reprit connaissance. Enfin il poussa un soupir, et reprit en peu de temps assez bien ses sens pour pouvoir parler. L'enflure du cou, du corps et des jambes diminua par degrés au moyen de la liqueur noire et de l'eau fraîche dont on les baignait constamment. On l'enveloppa d'un nouveau baracan; mais il était si affaibli qu'il n'avait pas la force de se tenir debout, ce qui engagea son camarade à le coucher près d'un mur où il s'endormit. Ce spectacle dura environ un quart d'heure depuis le moment de la sortie des serpents jusqu'à leur rentrée dans la caisse. L'Arabe fut plus d'une heure ensuite sans recouvrir la parole. Un des spectateurs, ayant soupçonné que l'on avait arraché les dents venimeuses de ces serpents, le dit à l'Arabe qui en convint. Il lui demanda ensuite à quoi il fallait attribuer l'enflure du cou et du corps; l'Arabe répondit que, quoique privés de leurs dents venimeuses, l'haleine et la salive de ces serpents étaient tellement à redouter qu'elles pouvaient seules donner la mort.

Les Arabes et les Maures appellent le gros serpent *el effah*, et le long noir, à la tête en cœur, *el bushfah*. On les dit très nombreux sur l'Atlas et dans les environs, ainsi que sur les confins du désert où on les prend jeunes, et où ils attaquent quelquefois les hommes et les animaux.

Un autre animal indigène de cette partie du globe, c'est le hérie, ou chameau du désert, qui ressemble au chameau ordinaire, mais dont les formes sont plus élégantes. Monté sur ce sobre animal, l'Arabe, la poitrine, les oreilles et les reins serrés, pour prévenir la percussion de l'air, traverse avec rapidité l'aride

désert, dont l'atmosphère embrasée dessèche et coupe la respiration. Le mouvement du hérie est si rapide qu'il n'y a que l'Arabe, patient et habitué à toutes les privations, qui puisse le supporter. On donne aux héries de l'espèce la moins estimée le nom de *tala-tayi*, c'est-à-dire, qui parcourt l'étendue de trois jours de marche en un seul jour ; l'espèce au-dessus s'appelle *sebayi*, ou qui fait sept jours de marche en un. Le *tanayi*, ou hérie de neuf jours, est extrêmement rare.

Les Arabes expriment ainsi la vélocité de cet animal dans leur langage figuré : « Quand tu rencontreras un hérie, et que tu diras à son cavalier *Salem alick* (que la paix soit avec toi), avant qu'il t'ait répondu : *Alick salem*, il sera déjà trop loin pour que tu puisses l'entendre. »

Henri ne fut pas quitté sans regret par son dernier maître, qui l'accompagna jusqu'à Fez, ville qui fut jadis la capitale d'un royaume indépendant du Maroc. Fez se développa bientôt à leurs regards sur le penchant de plusieurs collines, et avec ses deux cents mosquées, dont la principale se nomme *El Caroubin*. L'enchantement de cet aspect se dissipa comme une illusion dès que Henri eut pénétré dans les rues boueuses, étroites et obscures de la ville, où la lumière était en outre interceptée par les galeries qui régnaient le long des étages supérieurs et par de hautes murailles élevées de distance en distance au travers de ces rues, comme pour soutenir les maisons. Presque toutes ces maisons étaient sans fenêtres, comme naguère à Alger; et si quelques-unes, par hasard, s'y voyaient pratiquées, c'était à une très grande élévation, et des jalousies les fer-

maient soigneusement. Les portes aussi ne présentaient qu'une basse et peu gracieuse apparence. Quant au toit, il était plat comme dans les autres villes de la côte nord de l'Afrique ; mais une épaisseur d'un pied au moins de terre battue l'enlaidissait singulièrement et pesait lourdement sur les maisons, qui se lézardaient et menaçaient ruine de toute part. Henri ne trouva à Fez quelques-unes des grâces et des qualités de l'architecture moresque qu'en entrant dans la demeure d'un riche habitant de la ville. Là il vit une jolie cour pavée de carreaux bleus et blancs, élégamment disposés en échiquier ; une fontaine de marbre s'élevait au milieu ; quatre grandes portes à deux battants, et peintes de petits compartiments carrés de diverses couleurs, indiquaient que de chaque côté de la cour se trouvait un appartement ; de capricieuses sculptures leur servaient de fronton et d'encadrement. La beauté de la cour n'était déparée que par un fourneau de terre où l'on brûlait du charbon pour faire cuire les aliments, car il n'y avait pas de cheminée dans la maison.

Henri fut introduit avec son ancien maître dans une charmante galerie de verre où se tenait pour l'instant le propriétaire du logis, qui les reçut, suivant l'usage des Maures, sans se lever, et qui serra la main de son hôte mahométan, s'informa de sa santé, et l'engagea à prendre place sur un coussin ; il se contenta de faire signe à Henri qu'il pouvait s'asseoir sur le tapis de la chambre, si bon lui semblait. Henri préféra rester debout, de peur sans doute de paraître trop gauche en essayant de s'accroupir à la façon orientale. La pipe d'or massif du Maure posait sur le tapis qui couvrait le carreau de la galerie, et, de temps à autre, par un

tube immense et fléchissant en anneaux comme un serpent, il en amenait lentement à ses lèvres des bouffées de tabac, rendues plus enivrantes par le mélange d'une herbe appelée *khaf*.

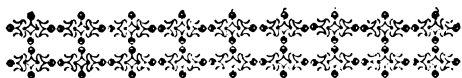


Un riche Maure.

Le Maure fit la grande politesse à l'ancien maître de Henri de lui offrir du thé, chose si rare et si chère dans l'empire de Maroc qu'il n'y a guère que les gens très opulents qui puissent s'en procurer. Il le prépara lui-même en mettant d'abord dans la théière du thé vert, une petite quantité d'une plante médicinalement appelée *tanaïsie*, autant de menthe et une grande quantité de sucre ; puis il versa de l'eau bouillante sur le tout. Lorsque le thé fut convenablement infusé, on

le servit dans des tasses de porcelaine de la Chine, d'autant plus distinguées qu'elles étaient plus petites; on l'accompagna en outre de confitures et de gâteaux, auxquels Henri aurait fait honneur si on lui en avait offert; mais on le traita en chrétien, et confitures et gâteaux passèrent sous ses lèvres sans s'y arrêter. Il se consola en pensant qu'il était libre, et qu'à Alger les chrétiens mangeaient les confitures des *vrais croyants*. C'est un des dix ou douze noms que se donnent les sectateurs de Mahomet.





CHAPITRE XII.

Depart de Tanger. — Retour à Alger. — Joles et honneurs du retour.
— Lettre au père Flanquette.

On pardonnera à Henri, rendu à la liberté, de ne s'être arrêté ni dans la ville de Mequinez, ni même dans celle de Tanger, port le plus fréquenté de la côte de Maroc, où il lui fallut se rendre pour s'embarquer. Il était pressé de rejoindre son régiment à Alger, s'il y était encore, et d'avoir des nouvelles de ses camarades, et surtout de la France. Il partit donc de Tanger sur un bâtiment qui devait longer la côte d'Afrique jusqu'à Oran. Il avait appris que la ville d'Oran ainsi que les pays avoisinants étaient tombés au pouvoir des Français ; il ne s'arrêta qu'un jour dans cette ville et partit immédiatement par terre pour Alger, en prenant cette fois ses précautions pour ne pas retomber entre les mains d'un parti arabe.

On exprimerait difficilement avec quelle joie le jeune fîfre du 30^e fut revu à son régiment. Personne ne l'avait cru déserteur, tout le monde avait soupçonné le triste sort qui lui était survenu, si ce n'est

un pire encore. On s'estima bien heureux de le revoir vivant.

Il fut mandé chez son colonel, qui le questionna sur toutes les circonstances de sa captivité, et qui envoya, à ce sujet, des notes intéressantes au gouvernement français.

Comme Henri avait appris parfaitement l'arabe, on lui donna plusieurs fois les fonctions d'interprète ; mais il ne quitta point pour cela l'état militaire qu'il aimait par-dessus tout. Il avait, d'ailleurs, à se venger des Arabes. Il le fit, et largement, dans plusieurs rencontres.

Après plusieurs actions d'éclat qui avaient été mises à l'ordre du jour du régiment, Henri reçut la croix de la Légion d'honneur. Ce fut alors qu'il écrivit au père Flanquette, ce vénérable sergent de la *vieille*, la lettre suivante :

« Père Flanquette, et très respectable tuteur, c'est
« pour avoir l'honneur de vous demander pardon et
« de vous faire mes excuses de ne vous avoir pas
« écrit plus tôt, depuis la dernière qui date de trois
« ans. C'est qu'il faut vous dire que j'ai eu le désa-
« grément de partir d'Alger par Tunis, Tripoli, l'É-
« gypte, la Nubie, et un tas d'autres pays, et d'y revenir
« par la Nigritie, le Tumbouctou, le chiffonnant désert
« de Sahara, et l'empire de sa majesté de Maroc. Vous
« pouvez croire, et je vous prie de ne pas douter que
« j'ai eu la plante des pieds un peu écorchée en route,
« sans compter une foule d'autres désagréments qui
« me sont survenus dans d'autres régions du corps,
« particulièrement à l'endroit des chameaux. J'en ai
« vu de dures, père Flanquette, et il n'y a pas de

« Moscou qui tienne devant les déserts de Barcah, de
« Libye et de Sahara, tous pays sans maisons et sans
« arbres que j'ai eu l'avantage de parcourir. Enfin, me
« voilà à Alger. Ce n'est pas un mal. Les Arabes
« m'avaient pris et transporté à la sourdine, comme
« vous voyez; mais depuis que je suis revenu, quoi-
« qu'il n'y ait pas longtemps de ça, j'ai fait voir des
« Marengo et des Austerlitz à plusieurs. C'est ce qui
« fait qu'à la place de votre croix, que vous m'avez
« prêtée et que je garde, je vous envoie celle-ci, père
« Flanquette, et vénéré tuteur, qui est la mienne, et
« que je vous prie d'accepter en échange. C'est une
« affaire de jeune à vieux, et les vieillards doivent des
« encouragements aux jeunes. Je vous serai très re-
« connaissant en outre de donner de mes nouvelles à
« la famille, et à Jacquot surtout. Je lui aurais bien
« envoyé de la peau de maroquin, puisque j'ai eu l'a-
« vantage de voir Maroc et autres lieux; mais j'étais
« pressé de revenir à Alger, et je n'ai pas eu le temps
« d'aller au marché de Maroc. C'est pourquoi j'ai
« bien l'honneur de vous saluer avec respect et
« amitié.

« *Signé*, HENRI,

« Caporal et interprète

« Alger, ce 15 août 1834.

« *P. S.* Il faut que je vous dise que la ville d'Al-
« ger est devenue une très belle ville pendant mon
« absence. Je n'ai jamais vu la rue de Rivoli de Paris,
« mais on dit que ça y ressemble. Dites-le bien aux
« connaissances pour qu'ils se persuadent bien que
« l'Algérie est devenue un pays français, et qu'il n'y
« a que les capons et les nigauds qui veuillent la

« planter là. Il y en a qui disent, et ce ne sont pas les
« plus bêtes, que c'est par Alger que les Français
« deviendront maîtres de toute l'Afrique. Pourquoi
« pas ? ça ferait le pendant des Anglais, qui ont un si
« bon coin de l'Asie. Chacun sa part dans ce monde.

« Adieu. »



TABLE DES MATIÈRES.



TABLE DES CHAPITRES.



CHAPITRE I^{er}.

Ran-tanplan, ou la vocation de Henri. — Le père Flanquette. — Rupture de la France avec Alger en 1830 5

CHAPITRE II.

Départ de Henri. — Séparation. 9

CHAPITRE III.

Départ de l'armée française pour l'Afrique en 1830. — Prise d'Alger. — Lettre de Henri au père Flanquette. 13

CHAPITRE IV.

Les Juifs. — Leur position en Afrique. — Les Maures. — Intérieur d'Alger. — Le marchand maure. — Commerce des Maures. — Les terrasses. — Une salle à manger mauresque. — Mets des Maures. — Un café maure, etc. 21

CHAPITRE V.

Le jardin du dey. — La vallée de Mustapha. — Imprudence et mésaventure de Henri. — Il est enlevé par les Arabes. — Histoire d'un chef arabe et d'un officier maure. — Henri offert à Abd-el-Kader. 33

CHAPITRE VI.

Henri est conduit à Tunis. — La régence et la ville de Tunis. — Ruines de Carthage. — Un Tunisien refuse d'acheter Henri.

49

CHAPITRE VII.

Route de Tunis à Tripoli. — Aspect de Tripoli. — Richesse des Beys de Tripoli. — Les filles du bey. — Funérailles à Tripoli. — Superstition des Maures. — Mariages maures. — Dames maures. — Henri est vendu.

55

CHAPITRE VIII.

L'Égypte. — Souvenir de la conquête des Français. — Alexandrie. — Le Caire. — Le Nil. — Les Pyramides et autres monuments d'Égypte.

73

CHAPITRE IX.

La Nubie. — Les Ababdehs et les Bichariéhs. — Les Nubiens. — Leurs villes, leurs demeures, leurs usages. — L'Abyssinie. — Les Abyssins, leur gouvernement, leur religion, leurs demeures, leurs églises. — Manière de prêter serment chez les Abyssins et de ratifier le serment.

87

CHAPITRE X.

Tumbouctou. — Le roi et la reine de Tumbouctou. — Habitants de Tumbouctou. — Voyage à travers le Grand-Désert. — Le simoun. — Le mirage. — L'osais. — Grande bataille dans le désert. — Triomphe de Henri. — Il est rendu à la liberté.

109

CHAPITRE XI.

Maroc. — Ses environs. — Le palais de l'empereur. — La huitième merveille. — La tour aux boules d'or. — Jardin du palais. — La cour où l'empereur rend la justice. — Coutumes des Maroquins. — Fez. — Réception chez un habitant de Fez.


123

CHAPITRE XII.

Départ de Tanger. — Retour à Alger. — Joies et honneurs du retour. — Lettre au père Flanquette.

137

FIN DE LA TABLE.



LE TOUR DU MONDE



10 vol. grand in-18.

ORNÉS DE 300 VIGNETTES GRAVÉES PAR PORRET.

La Collection se compose des Volumes suivants :

L'Aspirant de Marine.
Le Jeune Égyptien.
Edmond.
Le Vieux de la Vallée.
Henri le Fils.
Les Trois Fils du Capitaine.
La Famille du Déporté.
William Jarvis.
Un Voyage pour récompense.
Un Père et ses Enfants.

CHACUN VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT .



Typographie Lacrampe et comp., rue Danielle, 2.